

LES LIGNES HORIZONTALES  
ÉTAT DE CHOC POST-LECTURE

*L'orangerie*, Larry Tremblay, Alto, 168 pages

LOUIS-JOSÉ HOUDE COLLABORATION  
SPÉCIALE



Vous avez déjà vu quelqu'un finir un livre ? Je veux dire, le moment où une personne termine la dernière page d'un livre et le ferme ? Quand on y pense, il est plutôt rare d'assister à une fin de lecture. J'ai vu des centaines de gens lire dans des lieux publics, mais il me semble qu'ils sont toujours rendus au milieu.

C'est peut-être parce que la fin d'une lecture est un moment privilégié avec soi-même, il a quelque chose de cérémoniel. Je lis toujours les deux ou trois dernières phrases plus lentement, les chante dans ma tête sur une mélodie s'apparentant à *My Way* de Frank Sinatra (mais la version d'Elvis dans le spécial *Aloha Hawaï '73*), ensuite, je ferme le livre et regarde en l'air, tombe dans une petite réflexion, un recueillement, je regarde au loin, je frôle la remise en question, et ça finit toujours avec une petite morale à moi-même, liée au livre, du genre :

C'est vrai, au fond, le vent n'appartient à personne... ahhh...

Je crois que le degré d'appréciation d'un livre se mesure à la durée de ce moment. Quand on le termine, plus on regarde dans le vide longtemps, plus on est touché par la lecture. Si j'arrive à la fin d'un parcours de 500 pages, termine la dernière phrase, ferme le livre sèchement en me levant et que ma première réflexion est :

« Me semble que je serais dû pour de la tarte aux pacanes ! » Ou encore : « J'ai le goût d'appeler à mon ancien numéro de téléphone, voir ce qui se passe de ce côté-là. », il y a une connexion qui ne s'est pas faite entre l'auteur et moi.

Il se trouve que le hasard a récemment décidé de me rendre témoin d'une fin de lecture. J'étais dans un café en train de me demander quel être humain peut éprouver le moindre plaisir à manger une biscotte, quand j'ai vu quelqu'un finir *L'orangerie*, livre. La

demoiselle en était à la toute fin, n'avait pas cligné des yeux depuis sept pages, a terminé le livre, l'a fermé, a pris une grande respiration puis a fixé le plancher tellement longtemps qu'on avait l'impression qu'elle était sur le point de tout vendre, de quitter son agence de pub et de repartir à neuf au Pérou dans un métier moins payant, mais qui « donne un sens à sa vie et lui ressemble, à elle... ».

Je n'avais moi-même jamais eu un aussi long choc post-lecture.

Je suis allé me procurer *L'orangerie*.

Il serait regrettable de m'attarder sur l'histoire, ce qui gênerait votre plaisir de lecteur, mais disons que *L'orangerie* se déroule dans un pays en guerre, qu'il est question de bombardements, d'attentats suicides glorifiés et d'un père qui doit choisir lequel de ses fils jumeaux va exploser. C'est pas une bonne semaine.

Le livre de 160 pages se vend 20,95 \$. Ce qui revient à 13 sous la page. Treize sous. C'est le meilleur rendement prix-page possible. J'ai vu des films de deux heures pour 10 \$ qui m'ont moins apporté qu'une seule de ces pages à 13 sous.

Je pense qu'aucun loisir ou divertissement ne revient aussi bon marché que la lecture, à part peut-être jouer à la tague, siffler ou juste être accoté sur quelque chose.

J'ai terminé *L'orangerie* dans le même état que la dame du café. Une de mes plus longues réflexions de fin de lecture. Pensif, j'avais l'air des vieilles images en noir et blanc de Félix Leclerc dans sa campagne à l'île d'Orléans en train de se recueillir en regardant la rivière... J'ai déjà un métier qui « donne un sens à ma vie et me ressemble, à moi... », mais j'avais quand même le goût de tout vendre et repartir à neuf au Pérou. Et le plus beau est qu'à la fin, je n'avais guère plus envie de mourir pour mon pays, mais j'avais vraiment le goût de manger des oranges.

Prix d'une orange : 30 sous.

682 mots



La Madone de Benthala, 1997, World Press Photo of the Year.

Photo prise le 23 septembre 1997 par Hocine Zaourar à l'hôpital de Znirli, près d'Alger. Cette photo met en scène une femme endeuillée et foudroyée par la douleur après le massacre de sa famille par les groupes islamistes armés (GIA) à Benthala, à 15 km au sud d'Alger, dans la nuit du 22 au 23 septembre 1997. Ce massacre s'est déroulé en pleine guerre civile algérienne et a fait près de 200 victimes<sup>1</sup>.



ALBERT CAMUS, « LES JUSTES »

## « As-tu regardé des enfants ? »

*A Moscou, en 1905, l'organisation socialiste révolutionnaire donne à Kaliayev l'ordre de jeter une bombe au passage du grand-duc Serge. C'était sans compter avec la présence d'enfants dans la calèche...*

KALIAYEV, dans l'égaré.  
Frères, pardonnez-moi. Je n'ai pas pu.  
Dora va vers lui et lui prend la main.

DORA  
Ce n'est rien.

ANNENKOV  
Que s'est-il passé ?

DORA, à Kaliayev.  
Ce n'est rien. Quelquefois, au dernier moment, tout s'écroule.

ANNENKOV  
Mais ce n'est pas possible.

DORA  
Laisse-le. Tu n'es pas le seul, Yanek. Schweitzer, non plus, la première fois, n'a pas pu.

ANNENKOV  
Yanek, tu as eu peur ?

KALIAYEV, sursautant.  
Peur, non. Tu n'as pas le droit !

*On frappe le signal convenu. Voinov sort sur un signe d'Annenkov. Kaliayev est prostré. Silence. Entre Stepan.*

ANNENKOV  
Alors ?

STEPAN  
Il y avait des enfants dans la calèche du grand-duc.

ANNENKOV  
Des enfants ?

STEPAN  
Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.

ANNENKOV  
Le grand-duc devait être seul, selon Orlov.

STEPAN  
Il y avait aussi la grande-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards n'ont rien vu.

*Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan.*

KALIAYEV, égaré.  
Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant,

pourtant, dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon cœur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais. Et je disais « oui, oui »... Tu comprends ?

*Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.*

J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Ils ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière ! Je n'ai pas vu la grande-duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux.

*Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.*

Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard.

Albert Camus, *Les Justes*, Gallimard, Paris, 1950.

*Paroles de la chanson « L'ATTENTE »*

14 31, Pachtounistan

[Verse 1]

Avant l'heure de la première prière de la journée  
Je sors de mon repère un foulard autour de ma gorge nouée  
Mes yeux balayent le ciel, à la recherche d'un drone  
Comme si j'avais le temps de courir avant qu'un missile tombe  
En marchant, je me questionne sur mille affaires à la fois  
Mais si je poursuis ma route c'est que le doute raffermi la foi  
Je traverse les rivières, les ravins de mon pays tribal  
Après des heures, j'arrive enfin au bord de la route principale  
Je sors ma pelle, je me dépêche à faire un trou dans le sol  
Pour y mettre une charge explosive d'engrais agricole  
Comme dedans y'a pas de métal, le piège est indétectable  
J'ai juste à effacer mes traces avant de prendre la montagne  
Je me positionne de manière stratégique  
J'espère juste que personne ne m'a repéré par satellite  
J'essaye de calmer ma peur, prêt pour le guet-apens  
Le doigt sur le détonateur, j'suis pas pressé fait que j'attends

[Refrain]

J'attends celui, qui aurait dû rester chez lui  
J'attends, pis comme dit un vieux proverbe afghan  
Eux y ont peut-être des montres mais nous on a le temps  
J'attends celui, qui aurait dû rester chez lui  
J'attends, pis comme dit un vieux proverbe afghan  
Y peuvent tuer les hirondelles y' empêcherons pas le printemps

[Verse 2]

Depuis des heures déjà, la lumière a chassé l'obscurité  
Je me rends compte à quel point la route est à proximité  
Les yeux plissés, j'ai peut-être l'air stressé, mais je réfléchis  
Comme le soleil sur mon RPG  
Je suis conscient qu'si jamais on m'attrape  
On me torture ou on me photographie, à poils à 4 pattes  
Comme si j'étais rien qu'un barbare  
On m'accuse à tort et à travers d'être issu d'une race à part  
Comme si le port de la barbe allait s'étendre comme un virus cancéreux  
Comme si je n'avais pas d'enfants ou pas de tendresse envers eux  
Comme si je balayais le creux de ma grotte avec les cheveux de ma femme  
Pis que le soir je me réchauffais sur le bord d'un feu de napalm  
Comme si j'étais un malade mental extrémiste  
Mais y'a des signes pour les gens qui réfléchissent  
On m'a défiguré, jeté de l'acide dans le visage  
On a rayé mon image pour mieux raser mon village  
Je ne suis pas le genre qui panique quand ça tire  
J'ai déjà botté le cul de l'Empire britannique  
Je suis prêt à faire la même chose, je me bats pour la même cause  
Depuis toujours, je refuse la paix que l'occupant m'impose  
J'suis loin d'être un débutant, j'ai pas peur de perdre du temps  
J'suis prêt, j'ai des armes avec des arguments percutants  
J'veux libérer ma terre, ç'pas une question de religion  
Fait que éteignez vos téléés, j'ai jamais détourné d'avion  
Pis j'ai lutté contre la culture du pavot

Maintenant, si j'en fais pousser

C'est pour vivre, c'est vous qui m'y avez poussé

Je suis pas parfait, ma vision de la vie a fait des victimes

Mais l'agression de mon pays m'a rendu légitime

[Refrain]

[Verse 3]

J'allais presque m'endormir, quand je capte un bruit de moteur

Qui paralyse mes jambes et fait courir mon coeur

Je m'écrase contre un rocher, j'ai peur d'être mal caché

Je regarde une dernière fois si mon arme est prête à cracher

La mort est si proche je récite déjà la Shahâda

L'ennemi approche je reconnais les couleurs du Canada

Comme une centaine de pays, l'adrénaline m'envahit

Dans quelques secondes, y vont comprendre à quel point je les haïs

L'attente est rendue presque interminable

Mais je ne suis prêt à laisser personne filer sous ma barbe

Finalement l'envahisseur, arrive à ma hauteur

Je ressens tellement de stress que j'en ai mal au coeur

Je laisse passer un premier Humvee

Même un deuxième s'évapore

Mais le troisième, dit bonjour au diable de ma part

***\*Pour des explications plus étayées sur certaines parties du texte, on peut se rendre sur le site suivant : <http://genius.com/Manu-militari-lattente-lyrics/>***

Hardy, Dominique. *Des soldats choqués par un clip de Manu Militari*, dans *Le Soleil*, publié le 27 juin 2012.



(Québec) Le nouveau clip de l'artiste hip-hop Manu Militari, *L'attente*, portant sur la guerre en Afghanistan, choque des militaires.

«J'ai voulu humaniser quelqu'un à qui on fait la guerre. [...] Ça n'a pas été compris par tout le monde» - Manu Militari

(...) Dans cette chanson, l'artiste se met dans la peau d'un Afghan et raconte l'angoisse du poseur de

bombes avant d'appuyer sur le détonateur. «J'attends celui qui aurait dû rester chez lui», dit le refrain. «Je suis prêt. J'ai des armes faque des arguments percutants. Je veux libérer ma terre. C'est pas une question de religion. Faque éteignez vos téléés, j'ai jamais détourné d'avion. Ma vision de la vie a fait des victimes. L'agression de mon pays m'a rendu légitime», sont quelques paroles des couplets.

Sur la page Facebook de Manu Militari, le clip fait réagir. Plusieurs militaires y ont laissé des commentaires. «Ce qui siphonne nos impôts, c'est les subventions aux artistes, le bien-être social. L'armé est une nécessité mon champion autant du côté international et domestique [sic]», écrit le militaire Cédric Thibault sur la page de l'artiste. D'autres ajoutent que tous ceux qui n'ont jamais posé le pied en sol afghan devraient se taire au lieu d'applaudir la vidéo.

«La vidéo m'a touché personnellement», confie James Simmonds, capitaine au sein des Forces canadiennes, basé à Québec. Ce militaire qui a servi au sein des opérations de combats en Afghanistan est bouleversé par le clip *L'attente*. Cette expérience l'a marqué en raison du stress quotidien et de la peur vécus là-bas, durant sa mission. «J'étais fâché, triste et déçu quand je l'ai visionné. Je pourrais apprécier d'un point de vue artistique ce qu'il a fait, mais c'est allé trop loin.

La scène la plus choquante, c'est celle de l'exécution à la fin.»



Manu Militari s'est inspiré d'un sujet qui le touche pour écrire cette chanson et il sait qu'elle suscite la controverse. «J'ai voulu humaniser quelqu'un à qui on fait la guerre», explique-t-il au *Soleil* durant une pause, alors qu'il se trouve en période de création. «Que l'on oublie, un instant, que c'est le diable en personne depuis plusieurs années, sans vouloir l'angéliser.»

## La guerre, une «absurdité»

Le chanteur a voulu montrer une partie de la réalité du conflit afghan en laissant le soin au public de se faire sa propre idée. «Dans une chanson ou un vidéoclip, on ne peut pas tout dire non plus», souligne le récipiendaire du Félix du meilleur album hip-hop en 2010.

«Je n'ai pas cherché à expliquer le conflit sous toutes ses facettes. Je n'ai pas cherché à montrer que la guerre est une absurdité même si je le montre en partie. Ça n'a pas été compris par tout le monde. Je suis le genre de personne qui est capable de se remettre en question. Si ça n'a pas été compris par tout le monde, c'est peut-être dans la façon que c'est expliqué. Dans une oeuvre, on ne peut pas tout expliquer non plus.»

Il déplore la réaction forte de certains militaires. «On a le droit de discuter», affirme-t-il. «C'est la force de notre pays et il ne faut pas que ça change.»

**Publié le 30 juin 2012 à 05h00 | Mis à jour le 30 juin 2012 à 05h00**

## MANU MILITARI RETIRE SON CLIP CONTROVERSÉ

Manu Militari (qu'on voit ici aux Francfolies l'an dernier) a choisi de mettre la chanson *L'attente* aux oubliettes.

### Marie-Pier Duplessis Le Soleil

(Québec) Devant la controverse suscitée par son clip *L'attente*, portant sur la guerre en Afghanistan, l'artiste hip-hop Manu Militari jette les armes. La vidéo a été retirée de la chaîne YouTube, et l'extrait ne figurera finalement pas sur son prochain album à paraître le 11 septembre.



«Je n'ai jamais voulu insulter ni manquer de respect à personne», se défend le chanteur dans un communiqué. Celui-ci dit regretter que ses propos aient été mal interprétés. «Je respecte et partage les valeurs de mes concitoyens canadiens et condamne toute action talibane. Le clip vidéo présente le point de vue d'un insurgé afghan. Il a été mal perçu et mal compris par certains, notamment les militaires», écrit celui qui a fait le choix «personnel» de mettre sa chanson aux oubliettes.

Hier soir, Manu Militari a dû multiplier les entrevues pour calmer le jeu auprès des différents médias du Canada anglais, où la controverse a pris des «proportions démesurées». Il n'a pas été possible de s'entretenir avec lui, mais son représentant à l'Agence Tonik, Olivier Simard, a admis être quelque peu dépassé par les événements.

## Images condamnées

À Ottawa, l'ancien ambassadeur du Canada en Afghanistan Chris Alexander et le colonel à la retraite Michel W. Drapeau ont tous deux condamné les images et les paroles du vidéoclip, que certains percevaient comme de la propagande talibane. Plusieurs militaires offusqués ont également laissé des commentaires négatifs sur la page Facebook de l'artiste.

«Je pense que les gens ont vu une attaque. Nous, ce n'est vraiment pas ce qu'on voulait. On ne veut vraiment pas offusquer qui que ce soit. L'armée, le gouvernement... On ne cherche à heurter personne, encore moins à faire l'apologie [des talibans]», mentionne au téléphone M. Simard. «Ce qu'on voulait, à travers cette chanson, c'était de dénoncer la guerre et la diabolisation des humains qui la font d'un bord comme de l'autre. Il n'y avait aucune prise de position là-dessus», soutient-il.

L'attente raconte l'angoisse d'un poseur de bombes afghan sur le point d'appuyer sur le détonateur. Dans la vidéo, tournée au Maroc le mois dernier, on apercevait un soldat canadien se faire exécuter par un rebelle. Après avoir visionné les images et analysé les paroles, la chaîne de télévision MusiquePlus avait fait le choix de ne pas diffuser le clip, qu'elle jugeait trop violent. «Oui, les images sont dures à regarder, mais, en même temps, on voulait vraiment sensibiliser les gens», affirme M. Simard.

Steven Blaney, ministre des Anciens Combattants, soutient que le retrait de la chanson par l'artiste lui-même était «la moindre des choses à faire». «J'ai du mal à concevoir comment on peut en arriver à de telles réflexions, de tels comportements. Je dois vous avouer que je suis troublé», a-t-il commenté, mentionnant que les engins explosifs improvisés ont été la cause de la majorité des décès de soldats canadiens en Afghanistan.



## Pakistan. La lente dérive du «pays des purs» Par Pervez Hoodbhoy\*

Un vent d'islamisation souffle depuis les années 1970 sur le Pakistan. Aujourd'hui, les violences font rage partout. Les écoliers apprennent à glorifier le djihad et les jeunes filles optent pour le voile intégral. *D'Islamabad*

De profondes forces tectoniques détachent silencieusement le Pakistan du sous-continent indien pour le pousser vers la péninsule Arabique. Cette dérive continentale n'est pas géophysique mais culturelle. Elle est provoquée par la conviction que le "pays des purs" doit troquer son identité sud-asiatique pour une identité **arabo-musulmane**. Dans les esprits, les sables du désert de l'Arabie Saoudite remplacent petit à petit les alluvions qui ont alimenté la culture musulmane dans le sous-continent indien pendant plus d'un millier d'années. Le **wahhabisme**, une version intégriste et austère de l'islam, est en train de remplacer l'islam local modéré des soufis et des saints. Cette dérive est délibérée. Il y a trente ans, l'État pakistanais a gavé la population d'islam. La prière a été rendue obligatoire dans les administrations, les flagellations sont devenues publiques, on a établi des peines pour ceux qui ne jeûnaient pas pendant le ramadan, les candidats à un poste universitaire ont dû démontrer leur connaissance de la doctrine islamique et on a souligné que le djihad était essentiel pour chaque musulman. Aujourd'hui, avec la montée spontanée du zèle religieux, l'intervention du gouvernement n'est même plus nécessaire. A l'heure où les gens cherchent désespérément un miracle pour sauver un État défaillant, l'idée d'une théocratie islamique est plus populaire que jamais.

Les villages ont changé de façon spectaculaire, en partie à cause des travailleurs pakistanais revenant des pays arabes. La plupart des mosquées rurales sont désormais dotées de grandes madrasas qui propagent les doctrines fondamentalistes au moyen d'énormes haut-parleurs. Elles s'opposent farouchement aux **chiites** [qui représentent environ 20 % de la population] et aux autres musulmans, qu'elles ne considèrent pas comme de vrais fidèles. Les ruraux ne sont pas les seuls touchés. Dans les villes, la classe moyenne inférieure et la bourgeoisie sont gagnées par un mouvement sinistre, d'inspiration saoudienne, qui voit d'un mauvais oeil toute expression de joie et toute manifestation culturelle. Plus d'un quart de siècle après avoir procédé à l'islamisation du pays, l'État lui-même est la cible des activistes religieux, et les groupes islamistes rivaux s'affrontent à l'arme lourde. Ironie du sort, l'armée, dont de nombreux officiers avaient été recrutés sous la bannière du djihad [lors de la guerre afghano-soviétique entre 1979 et 1989] et qui se considérait comme le bras armé de l'islam, est aujourd'hui accusée de trahison et visée presque quotidiennement par des kamikazes islamistes. Les violences ne se limitent maintenant plus aux zones tribales mais se propagent dans les villes.

Les maux que le Pakistan s'est infligés à lui-même trouvent leur origine dans un système éducatif qui diffuse très tôt la culture du djihad. Un manuel de CM2, dont le contenu a été approuvé par les autorités, prévoit par exemple que l'enfant doit être capable de "discourir sur le djihad et la shahadat [le martyre]". Le contenu des livres mis à la disposition des écoliers n'a pratiquement

pas varié après les attentats du 11 septembre 2001. La promotion du militarisme dans les écoles, les lycées et les universités a eu un effet profond sur les jeunes. Le militarisme fait désormais partie de la culture des campus, où des groupes armés invitent les élèves et les étudiants à participer au djihad au Cachemire et en Afghanistan.

### **Séparer les hommes des femmes coûte que coûte**

L'un des autres objectifs des islamistes est de parvenir à une séparation complète des sexes, séparation dont les conséquences sont catastrophiques. Prenez l'exemple tragique de cette scène de panique dans une madrasa de Karachi en avril 2006 : vingt et une femmes et six enfants ont été piétinés à mort et beaucoup d'autres blessés. Pendant ce temps, on empêchait les sauveteurs masculins d'intervenir. Après le tremblement de terre d'octobre 2005, je marchais dans la ville dévastée de Balakot [dans le nord-ouest du pays] quand un étudiant en médecine m'a raconté que les chefs religieux les avaient empêchés, ses camarades masculins et lui, de dégager des filles blessées des ruines de leur école. Cette lutte pour la séparation des sexes fait désormais sentir ses effets sur les femmes éduquées. Il y a vingt ans, il était très rare de voir une jeune fille entièrement voilée dans les lycées et les universités pakistanais. Le mot abaya était jadis inconnu en ourdou. Aujourd'hui, Islamabad compte nombre de boutiques spécialisées dans ces robes sinistres qui couvrent tout le corps mis à part le visage, les mains et les pieds. Mais les étudiantes qui préfèrent l'anonymat de la burqa dépassent en nombre celles qui osent encore montrer leur visage. L'avenir immédiat du Pakistan s'annonce sombre. Et, à long terme, il sera déterminé par les batailles idéologiques et politiques entre les citoyens qui veulent une théocratie et ceux qui veulent une république islamique moderne. Il est peut-être encore possible de revenir sur les lois et les institutions islamistes qui rongent la société pakistanaise depuis trente ans et de vaincre les combattants de la guerre "sainte". Ce ne sera toutefois possible que si les dirigeants du pays obtiennent la confiance des citoyens. Pour cela, les partis politiques, les membres du gouvernement et oui, les généraux eux-mêmes, devront embrasser la démocratie en paroles comme en actes.

\*Enseignant à l'université Qaid-e-Azam d'Islamabad

## Lettre ouverte à l'homme qui aurait pu tuer mon fils

Je ne te connais pas. Je sais juste que tu aurais pu tuer mon fils Diego, la nuit du 24 juillet, dans une banlieue orientale de Jérusalem. Alors accorde-moi la liberté de te tutoyer dès notre premier contact.

Diego n'est pour toi qu'une cible sur laquelle tu as tiré. Une seule fois, je te l'accorde. Mais tiré une balle d'acier recouverte de caoutchouc. On appelle cela une « balle de caoutchouc », cela sonne ludique. Cette balle est pourtant faite pour briser les membres et les organes.



Lire « Gaza l'insoumise, creuset du nationalisme palestinien », dans Le Monde diplomatique d'août 2014, en kiosques. Diego a eu de la chance. Un centimètre plus bas, et il perdait son œil gauche. Une trajectoire un brin différente, et son crâne était enfoncé. Diego a eu de la chance, mais toi qui as appuyé sur la détente, tu aurais pu le tuer.

Comme tu ignores tout de cet adolescent sur lequel tu as tiré, sache que Diego faisait un stage bénévole à la Maison d'Abraham, fondée en 1964, à l'initiative du pape Paul VI, pour accueillir des pèlerins nécessiteux.

### **Une force d'occupation**

Cette Maison d'Abraham se situe tout en haut de Ras al-Amoud, la colline mitoyenne du mont des Oliviers, avec un panorama splendide sur la ville sainte. En 1967, l'armée israélienne en a expulsé l'armée jordanienne. Cela fait 47 ans que Jérusalem-Est est occupée, tout comme la Cisjordanie et la bande de Gaza.

Tu as beau dire que tu es chez toi à Jérusalem-Est, que tu y as tous les droits, regarde comment tu y viens, casqué et botté, regarde comment tes collègues et toi-même vous y comportez : en force d'occupation. Occupation.

Ce 24 juillet était la 27<sup>e</sup> journée du mois de ramadan. Pour les musulmans, c'est la « nuit du Destin », la plus importante de ce mois de jeûne, car elle est censée marquer le voyage céleste de leur prophète pour Jérusalem. Je n'y crois pas, et probablement toi non plus, mais le respect de la foi des autres n'a jamais étouffé quiconque.

Ce soir-là, Gaza brûlait depuis déjà deux semaines. Alors ton Etat a décidé d'interdire l'accès à l'esplanade des Mosquées de Jérusalem. Les fidèles ont été refoulés en masse vers Ras al-Amoud. Tu connais la suite, tu y étais. Diego aussi, de retour à la Maison d'Abraham.

Garde un peu de décence, ne me dis pas que tu étais en « légitime défense », personne n'avait d'arme dans le quartier, tu le sais parfaitement. Et ne prétends pas, je t'en prie, que Diego était un « bouclier humain », derrière qui se cachait un « terroriste ».

### **Le devoir accompli ?**

En revanche, j'aimerais que tu m'expliques comment on parvient à ajuster son tir sur un adolescent, à appuyer sur la gâchette, à vérifier que la cible est bien écroulée et, ensuite, à rentrer chez soi avec le sentiment du devoir accompli. Car j'imagine que tu as bien dormi ce soir-là, n'est-ce pas ?

Oui, bien sûr, tu as obéi aux ordres. Je la connais trop bien cette rengaine, on l'a entendue sous le ciel de Jérusalem et bien au-delà, chaque fois qu'un assassin affirmait n'être qu'un exécutant. Mais dis-moi, quelqu'un t'a-t-il soufflé dans l'oreillette l'ordre de tirer sur Diego ? Es-tu un homme ou une machine ?

Quand Diego est tombé, il a été protégé des tirs de tes collègues et de toi-même par le mur des corps de Palestiniens désarmés. Il a dû longtemps attendre l'ambulance pour l'évacuer, car ton unité bloquait l'accès au personnel de santé, pourtant clairement identifié. Et c'est sous vos déflagrations qu'il a reçu les premiers soins et que sa plaie fut cousue à vif.

### **« L'armée la plus morale du monde » ?**

Il paraît que vous êtes des « forces spéciales », une formation « d'élite ». Je n'ose imaginer l'entraînement que tu as suivi en vue d'accomplir de telles « missions ». Crois-tu vraiment que tu



appartiens à « l'armée la plus morale du monde » ? N'es-tu pas fatigué d'arborer une telle imposture ?

Je serais intéressé de te rencontrer. Intéressé, pas heureux, note bien la différence. Si tu préfères m'écrire, tu mesureras vite que les mots sont parfois plus ardues à manier que les armes.

Tu as évidemment une famille. Tu as peut-être un fils. Si c'est le cas, je souhaite de tout mon cœur qu'il ne croise jamais la route d'un homme qui pourrait ainsi l'ajuster et le tuer. Car c'est ce que tu fis en cette nuit du Destin, et tu l'as fait de sang-froid.

J'ai retrouvé Diego après une éternité d'inquiétude. Sa vie n'est plus entre tes mains, mais ta vie ne dépend plus que de toi. Penses-y la prochaine fois que tu tiendras dans ton viseur un gamin sans défense. Sincèrement.

### **Jean-Pierre Filiu**

Professeur associé à l'Institut d'études politiques de Paris, auteur, notamment, des ouvrages *Les Frontières du jihad* (2006) et *L'Apocalypse dans l'islam* (2008), tous deux publiés chez Fayard, Paris.

GRANDS FORMATS TURQUIE

DE KILIS À ADANA

### **LES ENFANTS SYRIENS, FORÇATS D'ERDOGAN**

NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE EN TURQUIE SARA  
DANIEL

*Le Nouvel Observateur*, octobre 2016

Ils ont 8 ans, 11 ans, 15 ans. Ils ont connu les horreurs de la guerre en Syrie. Aujourd'hui, ils travaillent sept jours sur sept, douze heures par jour pour des salaires de misère et entretiennent souvent toute leur famille en Turquie. Pour eux, la malédiction continue.



**Mohamed Othman, 11 ans, s'est cassé la cheville dans la boulangerie où il travaille à Kilis tous les jours de 6 heures à 20 heures.**

LES GAVROCHES DE KILIS

« S'il vous plaît, faites qu'il revienne ! » Mohamed Othman, 11 ans, un enfant syrien aux grands yeux graves, ne demande pas que la guerre s'arrête. Il est trop jeune pour se souvenir de la paix. Il n'est même pas effrayé par les tirs d'obus en provenance de Syrie qui font parfois trembler les vitres de sa nouvelle maison. Non, Mohamed voudrait seulement revoir son père parti il y a plusieurs semaines sans laisser d'adresse. Lorsque nous l'avons rencontré à Kilis dans la maison en béton nu occupée par sa famille, il servait le thé aux invités à cloche-pied, à cause de sa cheville cassée.

Employé avec son frère jumeau dans une petite boulangerie où il travaille tous les jours de 6 heures du matin à 8 heures du soir pour 30 euros par mois, il est tombé dans l'escalier de la boutique, les bras chargés de galettes de ce pain rond non levé apprécié de part et d'autre de la frontière turco-syrienne. Sur le perron de sa maison, son oncle Ibrahim, un combattant d'Al-Nosra (un groupe apparenté à Al-Qaïda), barbe noire et blouson de cuir, a failli en venir aux mains avec ses parents qui venaient d'accepter de nous recevoir. Ils ont excusé son accès de violence en nous expliquant que le djihadiste était gêné de raconter à des étrangers que la famille de huit personnes était entièrement entretenue par deux enfants de 11 ans.

Dans cette petite ville frontalière de Turquie située à 50 kilomètres d'Alep, malgré la pluie battante qui obscurcit l'horizon, on ne voit qu'eux. Au coin des rues, dans les échoppes ou les cafés, poussant des charrettes remplies d'ordures ou de marchandises, ces minuscules gavroches aux visages sales zigzaguent entre des fantômes noirs, ces femmes syriennes qui portent l'abaya assortie d'un niqab qui ne laisse même pas entrevoir les yeux. Comme si une armée de nains avait pris le contrôle économique de ce qui est devenu au fil de la guerre une « petite Syrie » en territoire turc.

A Kilis, havre de guerriers syriens et internationaux de toutes obédiences, porte d'entrée des combattants de l'Etat islamique vers le djihad, ce sont les enfants qui travaillent. Apprentis de 6 ans, serveurs de 8, ébénistes de 11, il n'est jamais trop tôt pour commencer à gagner le pain de la famille. Dans cette ville dont la population a doublé depuis le début du conflit, comme dans le reste de la Turquie, submergée par l'afflux de réfugiés syriens, on donne surtout du travail aux enfants, parce qu'ils sont bon marché, corvéables à merci et qu'ils ont encore moins de droits que leurs aînés.

Même les Syriens qui arrivent à se mettre à leur compte en Turquie font travailler leurs enfants : Amar Allaoui, originaire d'Alep, est arrivé à Kilis il y a deux ans. Il a ouvert un magasin de meubles où il fait – travailler ses trois enfants de 12, 13 et 14 ans. Ils coupent les planches à la scie, et appliquent les champs sur les tranches au fer à repasser. « Je n'ai pas le choix, il faut bien

survivre, soupire le papa, gêné. Et puis les écoles destinées aux Syriens sont loin et bondées, plus de quatre-vingts élèves par classe. Ils n'apprennent rien et sont toujours malades. » Amar compte quelques clients turcs mais pas d'amis. « Ils ne comprennent pas pourquoi on vit là au lieu de se battre pour notre pays... » Quand on lui demande comment il voit l'avenir de ses enfants, le marchand de meubles répond sèchement : « Je n'espère rien pour eux, à quoi bon ? » Alors que le taux de scolarisation des enfants en Syrie était de 99% pour l'école primaire et de 89% pour l'école secondaire avant la guerre, filles et garçons confondus, au cours de l'année scolaire 2014- 2015, moins d'un quart des 700 000 enfants syriens qui vivaient en Turquie étaient scolarisés. Sous la pression de la communauté européenne, l'Etat turc a accordé en janvier dernier aux Syriens adultes le droit de travailler, mais les employeurs turcs préfèrent toujours embaucher leurs enfants au noir. Pas vraiment étonnant dans un pays où le travail des enfants est un fléau national...

« C'est toute une génération qu'on sacrifie. La Turquie est en train de produire des enfants analphabètes et un lumpenprolétariat qui fait encore baisser le coût du travail », explique Soumaya. Jeune travailleuse sociale syrienne, elle est, elle aussi, employée au noir par une institution humanitaire turque prestigieuse. Cet afflux d'enfants ouvriers a des répercussions dans le monde entier. Récemment, les enseignes de prêt-à-porter Next et H&M ont reconnu avoir fait travailler sans le savoir des enfants syriens dans leurs usines turques. Soumaya décrit des cas désespérants, des enfants utilisant de dangereuses machines-outils sans protection et qui se retrouvent à l'hôpital avec des membres broyés. Triste égalité des sexes dans l'oppression : les filles ne sont pas épargnées par ces labeurs de force. Leur situation est presque pire que celle des garçons, explique l'assistante sociale, car elles courent aussi le risque d'être « vendues », parfois dès l'âge de 8 ans, à des Turcs ou à des Syriens pour des mariages permanents ou temporaires (de la prostitution déguisée). A Gaziantep, pendant notre enquête, Fahri Ali, un garçon de 13 ans originaire de Jarabulus, en Syrie, qui travaillait dans un magasin de réparation de réfrigérateurs, a eu la tête tranchée parce qu'il refusait de donner les 50 livres turques (15 euros) de sa solde hebdomadaire à un homme qui venait d'être relâché de prison. Comme si les criminels de droit commun en Turquie adoptaient désormais les rites barbares des djihadistes syriens.

## LES THÉNARDIER D'ANTAKYA

Nous rencontrons Houdaï dans la zone industrielle d'Antakya, un repaire de Thénardier turcs qui emploient les enfants syriens à des travaux de carrosserie, de soudure ou de peinture. Houdaï

repeint des meubles au pistolet douze heures par jour, sept jours sur sept pour 80 livres turques (25 euros) par semaine. Il est grand pour son âge, mais a toujours à 12 ans un visage d'enfant. Son bleu de travail est maculé de peinture, il est très pâle, porte des lunettes qui lui mangent le visage et se dandine d'un pied sur l'autre. Il voudrait écourter la conversation, car il a peur de perdre son travail. Et, pourtant, son job le tue à petit feu. Houdaï souffre d'une affection pulmonaire causée par les émanations de peinture. Le soir, il est pris de vomissements. La semaine dernière, il a passé six jours en soins intensifs à l'hôpital d'Antakya. A sa sortie, son patron l'a repris, mais la prochaine fois ? Dans la petite maison qu'elle partage avec deux autres familles syriennes, Asma, sa mère, licenciée d'économie de la faculté d'Alep, explique qu'elle a trois fils, tous employés dans l'entreprise de peinture. De Houdaï, elle dit : « C'est un enfant, et je dois lui demander de travailler comme un homme. » Le matin, lorsqu'elle le réveille à 5 heures, il la supplie : « Encore cinq minutes, maman s'il te plaît ! » En Syrie, Houdaï était excellent en maths. Il aimerait bien reprendre l'école, mais affirme ne pas vouloir être « égoïste et décevoir sa mère ». Quand on lui demande s'il a des rêves, partir à Istanbul ou plus loin encore, sa mère l'empêche de répondre en haussant la voix : « Il est très malade, il ne peut ABSOLUMENT pas voyager. » Elle vit en réalité dans l'angoisse de perdre son gagne-pain. Son mari, après des mois de chômage, est reparti vivre en Syrie. « Au début, il faisait des allers-retours, et puis la police turque lui a tiré dessus un jour, à la frontière. Il a fini par espacer ses visites, s'est remarié et on ne l'a plus vu. » Il y a un mois, le frère de Houdaï, Mustafa, 13 ans, a disparu. Grâce à des passeurs, il a rejoint son père, près d'Alep. « Je crois qu'il est reparti pour pouvoir enfin dormir », soupire Houdaï.

Dans la maison, à l'étage au-dessus, ce sont encore les enfants qui entretiennent leur famille. Abdou, un petit garçon grassouillet de 11 ans, sanglé dans un pull bleu trop juste, travaille comme assistant couturier. Il lave les pièces de tissu, coupe les fils, porte des rouleaux de coton. Dans son atelier, ils sont douze enfants, tous Syriens. Trois jours plus tôt, le patron a insulté Abdou en hurlant parce qu'il avait mélangé des étoffes. L'enfant a fait une crise d'épilepsie. Lorsqu'on arrive à lui parler sans que sa mère écoute, le petit garçon confie, les yeux brillants, qu'il était le premier de sa classe en arabe, qu'il aime écrire et rêve de devenir professeur. Mais il sait que cela n'arrivera pas. Sa soeur vient d'avoir un bébé, et son mari l'a quitté. « Alors je vis dans la crainte que mon patron me dise qu'il n'a plus besoin de moi. »

TRAFICS À HACIPASA

Ce matin-là, Mohamed Ghanouchi, 16 ans, a eu de la chance. Il attendait sous le pont Narlica d'Antakya qu'on vienne le chercher pour du travail. Après s'être battu pour repousser d'autres candidats, il s'est hissé sur le pick-up d'Orman, un Turc replet d'une soixantaine d'années qui construit une maison dans la région de Hacıpasa. Dans cette partie de Hatay, c'est le paradis du business avec la Syrie. Matériaux de construction, voitures, cigarettes et surtout pétrole, la contrebande a toujours fonctionné de part et d'autre de la frontière. Mais la guerre a décuplé les trafics. Ici, dans ces champs d'oliviers et d'herbe grasse tapissés de coquelicots, sur des dizaines de kilomètres, la frontière n'est matérialisée que par des volutes légères de barbelés et, à certains endroits, par un cours d'eau, l'Oronte, que les Syriens ont baptisé le « fleuve récalcitrant ». Il y a quelques mois encore les camions-citernes faisaient la queue devant le village de Hacıpasa pour transporter le pétrole de Daech.

Dans le village voisin, le contremaître de Mohamed, qui s'affaire au milieu des parpaings et des bétonneuses, remarque en souriant que, désormais, c'est la main-d'oeuvre, à défaut du matériel, qui vient de Syrie. A Idlib, Mohamed a vu un bâtiment soufflé par une bombe s'effondrer comme un château de cartes devant lui. Des corps éviscérés, des amis aux membres arrachés. A 16 ans, il dit : « Je suis encore en vie. Que demander de plus ? Nous sommes une génération sacrifiée. » En Syrie, il était en seconde. Mais il ne se berce pas d'illusions : jamais il ne reprendra ses études. « Ça ne sert à rien d'espérer. L'espoir, ça vous coupe en deux, Ça vous tue. »

#### PROLÉTAIRES AGRICOLES DE L'ADANA

Il faut rouler longtemps sur les routes qui traversent les plaines fertiles de l'ancienne Cilicie, décrite dans les romans de Yasar Kemal, pour trouver, au bout d'un chemin de terre, le campement de Tuzla. Là, une mer de tentes sales surplombe des champs de pastèques, qui alignent leurs mottes de terre recouvertes de nylon blanc. Aujourd'hui, le camp de travailleurs agricoles saisonniers est peuplé d'une majorité de Syriens. Ils ont pris la place des plus pauvres des Turcs, travailleurs kurdes ou anatoliens, chassés par cette nouvelle classe de prolétaires de guerre. Ce sont eux désormais qui se déplacent au gré des récoltes, betteraves et pommes de terre en Anatolie, tomates à Izmir, oranges et pastèques à Adana. Des fruits et légumes qui seront ensuite exportés dans toute l'Europe. « Ces Syriens, ils sont privilégiés ! » peste Hasim, l'intermédiaire turc qui règne sur cette main-d'oeuvre sans exigence autre que de fuir les combats. Le Turc distribue le travail, prend sa commission, fait sa loi. Mieux vaut être dans ses petits papiers... En acceptant de travailler pour 7 euros la journée (encore moins pour les enfants), contre 20 pour les Kurdes, les Syriens ont cassé les prix, et la poignée de Turcs qui vivent dans le camp les haïssent pour cela. Entre les tentes posées à même la boue, dans les

odeurs de putréfaction des égouts à ciel ouvert, les plus jeunes enfants, couverts de vermine, s'amuse à rouler dans des tonneaux vides ou à se battre. Les autres, un peu plus âgés ou adolescents, sont déjà dans les champs. Le camion est passé les prendre à 6 heures, les garçons devant, les filles dans la remorque, pour une longue journée de labeur. Pendant ce temps, les parents offrent le thé à Hasim dans l'espoir de monnayer une place pour un des leurs dans le camion du lendemain.

Dans le camp, tout le monde est malade, les épidémies sont chroniques, et il n'y a pas de médicaments. Nijah Maraghe, une jeune fille gracile de 14 ans aux yeux brillants de fièvre, n'a pas pu aller travailler aujourd'hui... Elle est arrivée ici il y a un an avec son oncle pour fuir les combats qui faisaient rage dans la région de Deir ez-Zor entre les troupes kurdes et celles de l'Etat islamique. A Tal Abyad, ils ont franchi la frontière encore ouverte. Tous les mois, son oncle se rend dans un bureau de change non officiel d'Antakya d'où il peut envoyer par mandat de l'argent aux parents de Nijah, qui vont le récupérer à Raqqa, pourtant sous contrôle de l'Etat islamique... Souvent, quand elle peut se dérober à la promiscuité oppressante du camp, la jeune fille regarde sur le portable familial les photos de ses parents, de ses frères et soeurs et elle pleure.

Dans son village de Bab Ashab, près de Deir ez-Zor, elle était une enfant comme les autres qui aimait l'école, « plus pour mes amies que pour les études », reconnaît-elle. Ses parents avaient de la terre et faisaient travailler les autres. Et puis les groupes de rebelles se sont succédé à la tête du village : Al-Nosra, Jaysh a-Islam et enfin Daech, « qui a tout détruit ». Un jour qu'elle était partie au marché avec ses parents, Nijah a vu une tête décapitée au faite d'un poteau électrique. « J'avais tellement peur de mourir, moi aussi... » En Syrie, elle ne se souvient pas d'avoir eu des rêves, même modestes : « J'étais si petite quand les choses ont commencé à devenir très graves... » Ce soir, elle espère seulement aller mieux. Pouvoir le lendemain passer douze heures le corps plié en deux sur les pousses de pastèque et acheter ce sac de pommes de terre qui nourrira sa famille pendant une semaine entière.

## LE COÛT D'UNE "GÉNÉRATION PERDUE"

La Turquie a accueilli officiellement depuis 2011 quelque 2,2 millions de Syriens qui ont fui la guerre dans leur pays. Seuls 250 000 d'entre eux vivent dans des camps, les autres ayant préféré s'installer dans les villes du pays, malgré une extrême précarité.

Dans un rapport publié fin 2015, l'ONG Human Rights Watch s'inquiétait déjà de la privation

d'école des enfants syriens réfugiés en Turquie et soulignait les risques de cette situation : « Sans véritable espoir d'un avenir meilleur, des réfugiés syriens désespérés pourraient décider de risquer leur vie pour retourner en Syrie, ou pour entreprendre un dangereux exode vers l'Europe. » Ces enfants déscolarisés sont aussi des proies faciles pour les extrémistes. L'organisation Save the Children estime de son côté le coût de cette perte de formation pour la Syrie d'après-guerre à 2,18 milliards de dollars. Selon l'Unicef, près de 3 millions d'enfants syriens ont été privés d'éducation par la guerre, à l'intérieur et à l'extérieur du pays. S. D.

*Les enfants d'Amar Allaoui, Mohamed Nur, Omer et Abdulkadir, sont employés dans le magasin de leur père au lieu d'aller à l'école. Quand on lui demande comment il voit l'avenir de ses fils, Amar déclare sèchement : « Je n'espère rien pour eux, à quoi bon ? »*

*Houdaï, 12 ans, est employé dans un atelier de peinture. A cause des émanations toxiques, il a développé une maladie pulmonaire et fait régulièrement des séjours à l'hôpital.*

*Rehab al-Marghe, 14 ans, a fui Deir ez-Zor en Syrie, il y a neuf mois. Ouvrière agricole, elle gagne 6 euros par jour.*



## DÉBATS

ENTRETIEN AVEC BORIS CYRULNIK

### «C'EST AINSI QU'ON FABRIQUE DES GOGOS ARMÉS»

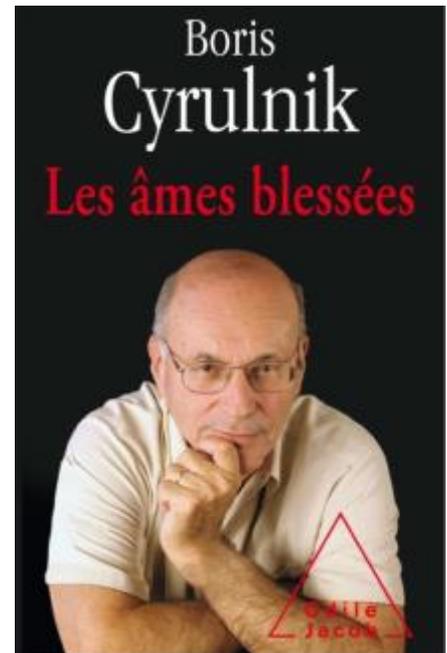
*Le Nouvel Observateur*, avril 2016.

Le grand psychiatre publie le 21 avril prochain "Ivres paradis, bonheurs héroïques" chez Odile Jacob. Il évoque en exclusivité pour "l'Obs" le terrorisme, le mal, la souffrance des quartiers, le conditionnement djihadiste, la mort et les soins à apporter aux victimes

**Vous consacrez votre livre à l'héroïsme et à ses représentations. « En ce début du XXIe siècle, le climat est favorable à la naissance des héros », écrivez-vous. Qu'entendez-vous par là ?**

J'ai commencé ma vie au temps du totalitarisme. Ma famille a disparu, et j'ai failli disparaître. J'étais convaincu que c'était un problème réglé, que ça ne réapparaîtrait jamais. Et, au dernier chapitre de mon existence, ça réapparaît. Dans toutes les cultures, quand une société ou un groupe est en difficulté, soit de cohésion soit d'humiliation, on voit de manière récurrente resurgir un langage totalitaire qui prend des formes différentes selon les contextes culturels. L'humiliation des Allemands par le traité de Versailles et la faillite de l'Etat avec la crise de 1929 sont des causes de la montée du nazisme. Le processus d'héroïsation s'est alors déclenché. Hitler est devenu un héros parce qu'il se présentait comme sauveur du peuple. Au début, les Allemands en riaient tellement ses théories paraissaient ridicules – la culture germanique du début des années 1930 était une des plus sophistiquées d'Occident.

Cela me rappelle une phrase de Michelet. En substance : quand l'Etat est défaillant, les sorcières apparaissent. J'ai vu ça au Congo. J'y étais avec l'Unicef l'an dernier. Il y a un effondrement culturel effrayant là-bas, et toutes les sectes du monde accourent pour faire leur marché, partout. Michelet a raison : quand l'Etat flanche, les sorcières surgissent et les sectes accourent. Au Proche-Orient, là où les Etats sont défaillants, les gens trouvent refuge dans des sectes et donnent le pouvoir à des théories totalitaires. Et là, chaque fois, il y a un sauveur qui apparaît. Ce sauveur dit : je suis prêt à mourir pour vous sauver, vous allez m'aimer encore plus quand je serai mort, vous allez me glorifier. Les héros apparaissent, et se dessine une compétition de martyrs potentiels. Au Proche-Orient, il y a 14 millions d'enfants traumatisés, orphelins, mutilés, abandonnés, non éduqués ou survivant dans des familles misérables. Quand on est en détresse, on est vulnérable. Quand on coule, on s'accroche à tout ce qui flotte. C'est dans le chaos que poussent les héros. Les meneurs d'âmes vous indiquent le chemin, la cause



du mal et les moyens de s'en sortir. Dans des conditions dramatiques, un grand nombre de jeunes deviennent ainsi des armes consentantes.

“Ce sont des gogos de l'islam, les Merah, les Coulibaly... Ils se font escroquer comme quand on entre dans une secte.”

**Mais les terroristes qui frappent en Europe sont nés ici. Certains sont allés au Proche- Orient, mais pas tous. Et ici, l'Etat n'est pas à ce point défaillant...**

Ici, nous parlons d'une autre sorte de chaos. Parmi les gosses français qui vont faire le djihad, il y a 40% de convertis, issus de familles qui auraient voulu qu'ils aillent à la messe, ou qui sont catholiques comme on l'est aujourd'hui – j'ai même des amis qui se disent « d'origine catholique », comme on se disait avant « d'origine juive », c'est fou. Il y a 40% de gosses de familles musulmanes qui auraient voulu que leurs enfants travaillent bien à l'école, qu'ils apprennent un métier, deviennent de « gentils » Français musulmans, et qui sont atterrées par ce qui se passe. Il y a 1% d'enfants de juifs qui se convertissent et qui vont faire le djihad. Et 19% d'enfants sans Dieu, athées. Ça fait quand même 81% d'enfants de culture croyante qui vont faire le djihad, contre 19% de non-croyants. Ces enfants ont des carences éducatives et culturelles graves. Dans nos « quartiers », comme on dit vilainement, il y a des zones déculturées. Quand on est largué par la culture, on cherche un sauveur.

**Après les attentats, vous avez souvent rencontré des jeunes des quartiers. Au sujet de Mohamed Merah, vous employez l'expression de « héros négatif ». Que voulez-vous dire ?**

Après la tuerie de Toulouse, on a recensé 90 actes antisémites. Il y a une identification avec les auteurs des actes terroristes, une glorification du héros négatif. Cette identification permet de ne plus se sentir méprisé, mais craint. J'ai été beaucoup invité dans les lycées de La Seyne-sur- Mer (Var) ou par des associations dans les quartiers Nord de Marseille. J'y vais souvent, j'ai toujours été bien reçu, même par ces « sales gosses », souvent déscolarisés, « décrocheurs » comme on dit. Ils sont avides d'explications, et non pas d'engueulades ou de répression. Ils sont avides de culture, de débats, même s'ils ne sont pas toujours faciles parce qu'ils n'ont pas appris à débattre, et n'ont pas de tranquillité intime. Ils sont avides de comprendre, mais ils ne trouvent personne pour leur expliquer, à part les enseignants. J'ai d'ailleurs été étonné par la chaleur de la plupart d'entre eux.

Dans les lycées de La Seyne, les jeunes étaient désireux de poser des questions que j'ai trouvées très adultes. Dans les quartiers Nord, c'était plus émotionnel parce que ce sont des gosses sans culture, qui n'ont pas appris à réguler leurs émotions. Beaucoup ne voient jamais leurs parents. Ils sont élevés dans la rue, dans le quartier. Quand il n'y a pas de structure familiale ni culturelle, on voit réapparaître très rapidement les processus archaïques de socialisation, c'est-à-dire la loi du plus fort. Comme on l'a vu à

Calais, comme je l'ai vu dans tous les camps où j'ai été au Proche-Orient. Dès qu'il y a un camp, en quarante-huit heures, la loi du plus fort revient. C'est fragile, la culture. Nous parlons essentiellement des attentats parce que c'est ce qui les touche le plus. L'impression que j'avais, c'est que tous ces gosses étaient en demande de cadre et de sens. Ils sont terriblement malheureux. Ils n'ont pas de projet d'existence, pas de structure affective, ils ont échoué partout. Ils ne savent pas ce que c'est qu'une famille, ils ne savent pas parler de ce qu'ils ressentent. C'est difficile de ne pas réagir comme eux parce que c'est contagieux, les émotions. Quand on se fait engueuler par un gosse, c'est difficile de rester paisible. On a tort bien sûr.

Et quand on s'applique à répondre paisiblement, ils sont très contents. Eh bien, certains de ces gosses malheureux, leur seule dignité, c'est Mohamed Merah : on le craint. J'ai vu ça aussi avec les enfants des rues en Colombie. Leur seule dignité passe par la bagarre, la violence. Les gosses me disaient : tu te rends compte, Mohamed Merah, c'était un minable, et maintenant on le craint. C'est vrai, il a tout raté. C'était un gosse des rues, donc il a connu la socialisation brutale, la loi du plus fort. Il a raté l'école, il n'a pas su faire une famille. Il a voulu s'engager dans l'armée française, il n'a pas été pris. Je fais le pari que, bien qu'étant de famille musulmane, il ne connaissait pas grand-chose à l'islam, comme un Coulibaly, comme tous ces gars-là. Quand il y a un chaos culturel, il y a un centre organisé, et tout autour il y a des gogos. Ce sont des gogos de l'islam, les Merah, les Coulibaly...

Ils se font escroquer comme quand on entre dans une secte. Eux qui se disent « révolutionnaires » ou « bras armé de Dieu » ne sont que des pantins déculturés. Que le cerveau soit altéré par une maladie ou par un appauvrissement du milieu culturel, les effets relationnels sont les mêmes. Incapables de ne pas passer à l'acte, ils ne parviennent pas à prendre le recul nécessaire à la réflexion. Ils sont ainsi des proies faciles pour un chef totalitaire qui cherche à imposer sa loi. Il suffit de leur faire croire qu'ils seront héroïsés et vivront auprès de Dieu après leur mort. C'est ainsi qu'on fabrique des gogos armés.

**Ce qui est frappant dans les différents parcours de vie de djihadistes qu'on a récemment découverts, c'est la vitesse de la radicalisation.**

Tout à fait. J'ai fait un groupe de recherche avec des gens que j'admire beaucoup, dont le psychosociologue Bernard Rimé, qui est prof à l'université catholique de Louvain et travaille sur le partage social des émotions. Dans les enquêtes avec son équipe, il se rend compte qu'une « épidémie de croyance » peut se déclencher en quelques jours.

Comme on l'observe dans les périodes de guerre, où, tout à coup, on voit des rumeurs se propager avec une conviction folle et sans aucune preuve. C'est pour ça que j'emploie l'expression de « délire logique ». C'est parce que ce ne sont pas des délires psychotiques, ce sont des délires au sens étymologique (« sortir du sillon »), c'est-à-dire coupés de la réalité sensible. Et c'est cohérent. Mais c'est délirant, parce que c'est coupé de la réalité. Et les gens sont fermement convaincus parce qu'ils sont désespérés, qu'ils ont peur. En

période de guerre ou en période de déstructuration sociale, on voit que des rumeurs se déclenchent, intenses et avec une vitesse stupéfiante. Comme avec Hitler autrefois, on est en plein théâtre émotionnel. Les djihadistes font des mises en scène de Grand-Guignol pour terrifier, et l'on terrorise pour imposer sa loi fanatique.

**« Le sacrifice nécessite une liturgie théâtrale, afin de bien montrer qu'il ne s'agit pas d'une mort banale », dites-vous à ce sujet.**

Oui, elle doit être lumineuse, sublime, transcendante. Pour le héros, la mort est une promotion, mourir de cette manière est une offrande au groupe, une consécration presque divine. C'est pourquoi les fanatiques qui se font exploser dans une foule pour tuer le plus d'ennemis possible ne se suicident pas, ils offrent leur mort à Dieu. Ce n'est pas un « attentat-suicide », comme on le dit souvent, c'est une mort consacrée. La religion donne la promesse : ils vivront auprès de Dieu après leur mort. Ce sont des proies faciles, ces gosses déculturés, d'autant qu'il y a une perspective d'au-delà. Etant héroïsés, ils seront encore plus aimés après leur mort qu'au cours de leur vie. Puisqu'ils disent : je suis désireux de mourir pour que vous viviez mieux. C'est une déclaration d'amour. Ils se font aimer comme ça, et s'ils meurent on va les aimer encore plus.

**Comment expliquer toutefois une telle emprise, une telle soumission ?**

Les rituels religieux sont transcendants. Chacun doit s'y soumettre, et dans un contexte de guerre, la moindre divergence fait l'effet d'une trahison. Dans le récit totalitaire, celui qui s'y soumet éprouve la moindre divergence comme un blasphème qui légitime la mise à mort du mécréant. C'est tellement facile de se laisser envoûter par les lyrismes totalitaires.

Quand on commence à accepter une relation d'emprise, il devient de plus en plus difficile de s'en dégager. Quand on est faible, il y a de grands bénéfices à se soumettre à l'instructeur, au recruteur, au chef.

**Et, qui plus est, les recruteurs proposent une vie intense, une initiation côtoyant la mort.**

Il s'agit de jeunes qui ne peuvent pas contrôler leurs pulsions et qui sont devenus délinquants, jusqu'au jour où ils rencontrent un maître, un fanatique religieux ou politique qui s'empare de leur psychisme. Ils perdent alors leur liberté intime et fournissent l'armée des pseudo-héros, des naïfs exploités à mort par des puissances spirituelles, idéologiques ou financières. Ils bouillonnent, ça bouillonne de partout. La course à l'amok – qui vient du malais et signifie « rage incontrôlable » – est une illustration de ce phénomène insensé. C'est un accès subit de folie meurtrière qui s'achève avec la mort de l'individu après qu'il a lui-même tué un nombre considérable de personnes. C'est une longue course écervelée. On court l'amok

sans raison valable. On n'est pas dans le monde du rationnel, on est dans le monde de la perte de la régulation émotionnelle. Il n'y a pas de culture, il n'y a pas de mots, on est soumis à quelque chose qui déclenche – c'est volontairement que j'emploie le mot « déclencher » – une émotion qu'on ne sait pas contrôler. Prisonniers de leurs émotions au nom d'une morale perverse – les nazis ont commis des crimes incroyables au nom d'une morale supérieure –, ils se laissent embarquer, et le plus sincèrement du monde, tuent le plus de gens innocents qu'ils peuvent, tous ceux qu'ils croisent. Sachant qu'ils vont tuer jusqu'à ce qu'ils soient tués à leur tour.

**Le spectacle du mal semble plus attrayant passionnellement que la banalité du bien. Vous écrivez : « La mort spectaculaire d'un martyr fait naître dix résistants armés », alors qu'il n'y a pas de mise en scène chez ceux que vous appelez les « refusants », ceux qui ont une capacité à résister au conditionnement.**

Oui, le mal est fascinant. Imaginez qu'on vive dans une culture capable de supprimer le mal. Vous supprimez alors presque tous les films, presque tous les romans, vous fermez les trois quarts des salles du Louvre, la peinture héroïque, les pompiers napoléoniens... Corinne Chaput, qui a fait sa thèse sur les « Traumatismes de guerre », dit joliment : « La guerre est une machine à écrire. » Certains transforment l'horreur de leur vie quotidienne en oeuvre d'art. Alors qu'avant ils étaient des choses bousculées par la guerre. Il faut d'une façon ou d'une autre métamorphoser sa souffrance, si l'on ne veut pas en rester prisonnier. Sinon, on rumine, on déprime, on fait un syndrome psychotraumatique. Si l'on fait un roman, un film, si on s'engage politiquement ou dans une association, on reprend possession de son monde intime, on redevient sujet. Donc là, cela fonctionne comme un facteur de résilience.

**Vous écrivez que le sens du mot « victime » a changé depuis les années 1980. Comment suggérez-vous de parler aux blessés des attentats, aux membres de la famille des morts, aux survivants ?**

Je n'emploie pas le mot « victime », j'emploie les mots « cabossé » ou « blessé ». Parce que « victime », il y a une connotation judiciaire. « Blessé », c'est des relations d'aide, des relations de soins. Ce n'est pas des relations de règlement de comptes ou de vengeance. J'ai été contacté par des associations de blessés après les attentats. Et ce qu'ils veulent entendre, c'est un discours sur la résilience. Je suis blessé, j'ai été blessé, il n'y a pas de doute ; je suis mutilé, j'ai perdu des gens de ma famille, on ne me les rendra jamais. Le coup dans le réel, je l'ai reçu. Mais dans la résilience, on va me dire comment je peux me remettre à vivre après ça, malgré ça et avec ça dans le corps ou dans la mémoire. Il y a deux mauvaises solutions. La première mauvaise solution, c'est de les empêcher de parler. Et la deuxième mauvaise solution, c'est de les obliger à parler. Première mauvaise solution, c'est ce qu'on a fait jusqu'à maintenant : c'est fini tout ça, sois un homme, arrête de te plaindre, la vie continue... Toutes les phrases de déni que j'ai entendues quand j'étais

gosse et qui m'ont clivé névrotiquement. Je ne pouvais formuler que ce que les gens étaient capables d'entendre, et toute une autre partie de ma personnalité souffrait en secret. Deuxième mauvaise solution : les faire parler. C'est-à-dire : racontez-moi. Si on fait parler, il y a deux temps. On en a discuté avec Xavier Emmanuelli [fondateur du Samu social de Paris, NDLR] et les psys Bernard Rimé, Sam Tyano, et on est tous arrivés à la même conclusion : le premier temps, c'est de sécuriser. Etre là, et on parle de la pluie et du beau temps. Il est arrivé quelque chose de très grave, mais tu vas prendre une pelle, tu vas déblayer s'il y a des décombres. Tu vas faire ce que tu sais faire, tu vas remplir des papiers, tu vas t'occuper de la nourriture, tu vas apporter des pansements. Fais ce que tu sais faire.

### **Retour à la banalité, en somme.**

Présence sécurisante. Tu es blessé, je suis là. Si tu veux parler, tu parles ; si tu ne veux pas parler, tu ne parles pas. Le professeur psychiatre Thierry Baubet, qui pilote la Cump (cellule d'urgence médicopsychologique) de Seine-Saint-Denis, l'a redit il n'y a pas longtemps à l'OSE (OEuvre de Secours aux Enfants) : lors des attentats, les médecins du corps ont été très efficaces ; les pompiers, les sauveteurs ont été d'une efficacité remarquable. Les psys, eux, ont encore des progrès à faire.

Donc sécuriser verbalement. Et, ensuite, chercher à comprendre verbalement. Et là, il y aura un travail intime et culturel à effectuer. Le mot important, c'est « soutien ». Une minorité veut parler très tôt. La majorité ne veut pas parler très tôt, mais ils ont besoin d'être soutenus quand même.

### **Comprendre, c'est un de vos mots-clés.**

Oui. Depuis que je suis enfant, je suis atteint d'une maladie merveilleuse, qui est la rage de comprendre. Si j'ai réussi à limiter la casse, c'est probablement un bénéfice secondaire de ma névrose : cette rage de comprendre a fait que j'ai eu un courage morbide. Si j'avais été équilibré, je n'aurais pas eu le courage de faire médecine et psycho dans les conditions où je l'ai fait. Il fallait être délirant pour tenter cette aventure, parce que je n'avais pas de bourse (mes parents n'étaient pas officiellement morts, mais avaient été déportés ; ils étaient donc portés disparus). Ce n'est pas normal d'avoir tenté cette aventure, et ce n'est pas normal d'avoir à peu près réussi. Je suis l'exemple non pas de la résilience, mais du bénéfice secondaire de la névrose.

**Vous écrivez que les héros des romans que vous lisiez lorsque vous étiez enfant « étaient faits du même sang que le mien : nous traversons les mêmes épreuves de l'abandon, de la malveillance des hommes et de l'injustice de la société ». Est-ce que ça vous permet de mieux comprendre les « héros négatifs » ?**

Comme ces gosses, j'avais besoin de héros. Le premier d'entre eux a été Tarzan. Il est faible, il se muscle, il commande aux animaux, il sauve les animaux qui le sauvent. Quand j'étais dans les institutions, les adultes ne parlaient pas aux enfants à cette époque-là. Je n'avais de relations « humaines » qu'avec les animaux. C'étaient les seuls avec qui il y avait un peu d'échange, d'affect. Je me disais que, lorsque je serais grand, j'aurais comme Tarzan un slip en peau de bête avec un poignard ! Et c'est Jane qui lui apprend à parler, souvenez-vous aussi, c'est Jane qui l'humanise. Alors, ces enfants paumés, ça me permet de les comprendre. Ils sont largués, ils n'ont pas de projets. Ils ont besoin de héros qui leur offrent une identification constructive. Dès que quelqu'un propose un projet à ces gosses-là, ils s'en saisissent. Si c'est un projet de socialisation, tant mieux...

On voit des conversions dans les deux sens d'ailleurs. Je pense à un gars qui avait un passé de délinquant incroyable. Parce que, contrairement à ce qu'on pense, il y a une érotisation de la peur, de l'angoisse, de la mort. Voyez comment les supporters de football se battent stupidement avec une violence terrifiante. J'en ai rencontré quelques-uns, ils disaient : on a peur avant le match, et après on est incroyablement euphorisés. Parce qu'il s'agit d'un sentiment euphorisant. On a l'explication biologique : les hormones du stress provoquent un rebond de sécrétions d'endorphines. Et, quand on protège trop nos enfants, on leur supprime cette euphorisation, cette érotisation de la peur. On les engourdit complètement en les protégeant trop. Donc ils se mettent à l'épreuve pour se stimuler, pour savoir ce qu'ils veulent et se prouver qu'ils valent quelque chose. Toutes les cultures ont inventé des initiations pour adolescents, sauf la nôtre, qui a inventé des initiations tout autres comme le baccalauréat. Les gosses sont inertes, ils ne bougent pas. On sélectionne nos enfants sur leur aptitude à ne pas bouger, à la sédentarité. D'où l'apparition d'une nouvelle forme de pathologie qui n'existe qu'en Occident : l'hyperkinésie. Ces gosses (une très grande majorité de garçons) sont insupportables parce qu'ils ne tiennent pas en place, ils foutent en l'air l'ambiance d'une classe, ils contestent tout le monde. Et ils se font chasser, désocialiser. J'ai eu à en suivre. Ces garçons-là, vous les mettez au champ ou à l'usine... l'hyperkinésie disparaît !

### **Cette culture-là, elle a pourtant aussi distingué des gens comme vous !**

Dans le quartier où j'étais, c'est un vrai miracle que j'aie fait des études. Mais, quand j'ai fait ces études, j'ai perdu tous mes copains de quartier. J'étais à Sannois, vers Argenteuil, qui était en ce temps-là loin de Paris. A l'époque, on disait : « Il n'y a que les filles et les pédés qui font des études. » Je vous promets que j'ai entendu cette phrase. Toi, tu es un minable. Un homme, un vrai, il est plâtrier, il va à l'usine, à 18 ans il gagne sa vie. C'est la culture de ces quartiers. Quand on les déculture, on provoque une socialisation archaïque. Là encore, c'est la loi du plus fort : nous, les hommes, on est forts, nous on va à l'usine. J'ai longtemps soigné des ouvriers au centre médico-social de La Seyne. Ils étaient fiers d'être ouvriers, ils n'étaient pas humiliés.

**Il y avait une fierté du prolétariat, aujourd'hui il est certain qu'on l'a bien entamée.**

J'ai été laveur de carreaux pendant mes premières années de médecine, pour gagner ma vie. Je travaillais au forfait de 5 heures à 8 heures du matin, parce qu'à 8 heures les gens des bureaux arrivaient. Je rêvais que j'en sortirais, mais je ne savais pas si ce serait le cas. Je bénéficiais de ce refuge dans l'imaginaire, comme dit Freud, mais si ça n'avait pas marché, j'aurais probablement été dépressif, j'aurais été en échec toute ma vie. Donc ces gosses-là vivent dans ce monde-là, et si on ne leur propose pas un projet, la seule dignité qui leur reste sera la brutalité, la violence. Ce sont des proies vulnérables, les gogos de l'islam, comme les SS étaient les gogos du nazisme, comme beaucoup d'Allemands ont été les gogos du nazisme.

BORIS CYRULNIK

BORIS CYRULNIK, né le 26 juillet 1937, devenu orphelin pendant la guerre (ses parents sont morts en déportation), est neuropsychiatre, psychanalyste et directeur d'enseignement à l'université de Toulon. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont « Un merveilleux malheur », « les Vilains Petits Canards », « Autobiographie d'un épouvantail », « Mourir de dire. La honte » et « les Ames blessées », tous parus aux Editions Odile Jacob. Il publiera la semaine prochaine chez le même éditeur « Ivres paradis, bonheurs héroïques ».

LA SOUMISSION

La soumission librement consentie n'est pas la conséquence d'une bataille glorieuse ou d'un long débat. Au contraire, c'est un tout petit acte quotidien, un minuscule signe de reconnaissance – une manière de se laisser pousser la barbe, de se voiler la tête comme le faisaient les chrétiennes, ou de se cacher le visage comme le font certaines musulmanes, de serrer la main comme un franc-maçon ou de lever le poing comme un communiste – qui constitue un acte de foi pour reconnaître instantanément un copain du même clan. On peut aussi faire des « gestes verbaux », comme signer une pétition à peine lue, prendre en main un tract, donner un peu d'argent à une association, prononcer quelques mots-emblèmes comme « race », « lutte des classes », « Seigneur » ou « retour du refoulé », sans vraiment réfléchir à ce qu'induisent ces mots. Ces sonorités verbales ont pour fonction d'indiquer à quel monde mental nous avons affaire : proche ou lointain, ami ou ennemi. Nous articulons des mots qui font clan et non plus des outils de pensée.

De minuscules indices visuels ou sonores suffisent à expliquer la puissance du conformisme. Le moindre trouble dans l'expression de ces signes de reconnaissance place le sceptique dans le groupe des hors-clan, le rendant ainsi susceptible de devenir un ennemi. Si nous étions des êtres de raison, il suffirait d'argumenter avant de décider. Comme nous sommes aussi des êtres d'émotion, nous devons

donner forme à ce monde préverbal qui nous aide à nous leurrer afin de vivre ensemble. Complices inconscients de cet artifice, nous sommes crispés par toute pensée autonome qui coûte l'effort de penser, au risque de se désolidariser. Dès qu'il y a un Etat, une autorité souveraine pour coordonner nos actions sociales, dès qu'il y a un mythe, un récit fabuleux qui nous aide à habiter un monde mental de même famille, nous sommes cadrés, heureux de vivre ensemble. Mais si nous sommes vulnérabilisés par notre développement personnel ou par l'histoire de notre groupe, nous risquons de nous agripper à ce bénéfice affectif, nous acceptons de nous soumettre au point de ne plus supporter la moindre déviance ou la moindre originalité. Extrait d'« Ivres paradis, bonheurs héroïques ». © Odile Jacob, 2016.

## LA VICTIME

«Ce n'est qu'à partir des années 1980 que la connotation du mot « victime » a changé. Le mot ne désignait plus une pauvre personne abîmée par l'existence, il racontait désormais comment un blessé se bagarrait pour se remettre à vivre. Les récits collectifs n'étaient plus dénonciateurs, ils devenaient glorificateurs. L'ex-victime était invitée à aller chercher dans sa mémoire « l'événement transformé en souvenir qu'il fallait exhumer pour lui donner une représentation ». En 1946, dire qu'on était victime, c'était avouer qu'on était un débris, un vaincu, un humain chassé de l'humanité. En 1985, l'aveu de la mortification se transformait en récit de victoire. En racontant d'où l'on venait, en expliquant qu'on avait été assez fort pour réintégrer la condition humaine, la blessure devenait glorieuse. Le contexte culturel venait de modifier la signification du fait. Le vaincu désespéré de 1946 devenait un héros de la vie quotidienne en 1985. Le sens attribué au fait avait lui aussi changé. Après la guerre, le libérateur était un Américain, un Africain ou un résistant. Quarante ans plus tard, le vainqueur était un petit Français qui avait vaincu l'adversité. Le fait n'était pas modifié, mais le récit qu'on en faisait en avait remanié la représentation. La mémoire du malheur ne provoquait plus le même sentiment. Le blessé, en ouvrant la crypte douloureuse, éprouvait un sentiment d'héroïsation. Deux personnes qui vivent au même moment dans le même monde de choses ne perçoivent pas les mêmes bribes de réel. C'est la réduction des informations qui donne forme au monde perçu. Plus tard, la représentation de ce qu'on a perçu modifie encore la mémoire du passé.»

Extrait d'« Ivres paradis, bonheurs héroïques ». © Odile Jacob, 2016.

## L'HÉROÏSME

«En France, l'histoire de la Shoah n'est enseignée que pendant deux heures au cours des trois dernières années de lycée par des professeurs qui n'y arrivent pas toujours. Sur douze millions

d'élèves, soixante-deux mille ont visité les camps et cent cinquante mille les mémoriaux. Sur un million d'enseignants, trois mille ont suivi les cours du Mémorial de la Shoah. Plus de 60% des étudiants entre 18 et 24 ans n'ont jamais entendu parler de la rafle du Vel'd'Hiv. Il y a donc peu de mots, peu d'informations diffusées sur la Shoah, mais il est vrai que la moindre parole émise sur ce sujet provoque une intense réaction émotionnelle.

Dans les pays de l'Est, c'est exactement le contraire. Les Soviétiques, dès 1944, ont tourné beaucoup de films sur la guerre et la libération des camps. Puis ils ont oublié leurs enregistrements. La figure du héros de la Grande Guerre patriotique a pris le pas sur la figure de la victime. Ces films sur les camps ne pouvaient pas illustrer le héros dont ils avaient besoin pour solidariser les communistes et galvaniser les peuples. L'image d'un cadavre ambulante, survivant des camps d'extermination, pouvait servir à indigner le bon peuple, à l'écoeurer, mais pas à glorifier la victoire communiste. Un héros doit constituer une belle image publicitaire, pas une horreur accablante.

Quel bonheur de suivre un héros qui nous enthousiasme ! Nous avons besoin de croire qu'il est au-dessus des hommes pour que le pouvoir que nous lui donnons nous rassure et nous enflamme. Quel bonheur dans notre malheur ! Un héros en temps de paix nous réveille en jouant avec la mort, mais en temps de guerre, ses exploits nous redonnent la vie alors que nous étions en agonie psychique. En émergeant au-dessus des hommes, il dévoile ce qu'il y a de mieux au fond de nous, c'était engourdi, voilà tout. [...] Mais quand un effondrement individuel ou social provoque un sentiment de perte, la déchirure ou la douleur nous rend avide d'un sauveur. [...] Le panurgisme prend un effet rassurant qui nous fait perdre toute autonomie de pensée. La foi qui nous sauve n'est pas négociable. La moindre interrogation fait l'effet d'une agression qui révèle notre angoisse. Celui qui sème le doute ébranle notre assurance et nous fait rechuter. A mort le dissident ! Ce n'est pas un opposant avec qui nous pouvons débattre, c'est un ennemi qui nous agresse et qu'il est légitime d'éliminer.» Extrait d'« Ivres paradis, bonheurs héroïques ».© Odile Jacob, 2016.



Jeunesses hitlériennes 1935



<http://www.books.fr/dans-le-cerveau-des-terroristes/>

## DANS LE CERVEAU DES TERRORISTES

Écrit par Olivier Postel-Vinay publié le 15 octobre 2015

« Ils se sont retourné le cerveau » commente un musulman à propos de ces jeunes Français arrêtés avant d'avoir perpétré leur attentat. Mais que se passe-t-il au juste dans le cerveau d'un jeune prêt à risquer sa vie pour tuer ? Pour les musulmans comme pour tout un chacun, le plus troublant est que la plupart ne sont pas des marginaux. Que ce soit en Europe où dans les pays musulmans, qui fournissent le gros des troupes, ils appartiennent à la classe moyenne, ont plutôt bien réussi leur scolarité et ne souffrent pas de troubles mentaux. Comme le savent les chercheurs qui travaillent sur la question depuis maintenant une dizaine d'années, ils n'ont pas non plus subi de traumatisme exceptionnel durant l'enfance. Quand ils peuvent être interrogés directement, les terroristes ou apprentis terroristes (ceux qui ont été arrêtés avant de passer à l'acte) font certes parfois remonter leur engagement à un incident de leur enfance. Comme ce Français interrogé par l'Américain Scott Atran, de l'université du Michigan : sa sœur a heurté un homme dans une rue de Paris et celui-ci lui a lancé : « Sale Arabe ». « C'est à ce moment-là que j'ai su ce que j'allais devenir », raconte-t-il. Mais la plupart de ceux qui éprouvent ce genre d'incident ne deviennent pas des djihadistes. Un processus complexe doit se mettre en œuvre, que les chercheurs pensent être en mesure aujourd'hui de décrire avec une certaine précision.

A l'origine, il y a un désenchantement, une indignation morale, un jugement dur porté sur les valeurs pratiquées par la société. Un découragement aussi face à l'absence de clés permettant de déchiffrer la complexité des choses. Et la recherche d'un ailleurs, d'un point d'ancrage propre à satisfaire un besoin d'idéal et d'outils de compréhension simples. Rien de très différent des chemins qui mènent aux sectes et à différentes formes d'engagement au sein d'une communauté. Le déclic vient d'une rencontre avec un réseau social djihadiste. Les premiers contacts peuvent être sur Internet, mais une condition est que se noue une forte amitié avec au moins un autre jeune éprouvant les mêmes sentiments. Le reste est l'affaire de recruteurs qui exercent leur emprise localement, sans forcément recevoir d'instructions d'un centre éloigné.

Divers types de biais cognitifs tout à fait ordinaires sont mobilisés. Le politologue de Harvard Cass Sunstein les évoque dans un livre, *Going To Extremes* (non traduit en français). Les recruteurs et les leaders spirituels qui nourrissent les forums sur la Toile sont des « entrepreneurs en polarisation », écrit-il. Référence à la notion de « polarisation de groupe » : quel que soit le contexte, une discussion de groupe conduit habituellement les participants à finir par exprimer des positions plus extrêmes que celles qu'ils avaient au départ. Les recruteurs djihadistes créent des « enclaves de gens qui pensent la même chose ». Ils se séparent du reste de la société. Ils tombent droit dans le piège de la dissonance cognitive, n'allant voir sur Internet que les sites qui les renforcent dans leurs convictions, les autres étant jugés manipulés par la

propagande occidentale. Ils « votent avec leur souris ». Ils cèdent à la théorie du complot, scellée par la nécessité du secret. Les membres du groupe sont les seules personnes dignes de confiance. Une confiance absolue. Ils deviennent une nouvelle famille, plus forte que la famille.

Une fois ancrée l'adhésion à la sharia, aller jusqu'au sacrifice de sa vie exige la mobilisation d'autres biais cognitifs, pas moins ordinaires. «L'optimisme irréaliste » est celui des conducteurs automobiles, dont 90% croient être plus sûrs que le conducteur moyen et avoir moins de chances d'être impliqués dans un accident grave. Le biais de « disponibilité cognitive » fait croire à l'efficacité démontrée du terrorisme, au vu d'événements récents. Un biais narcissique entre aussi en jeu, qui conduit à se vivre soudain en héros. Sans parler de la croyance en l'accès immédiat au paradis, pour ceux qui s'engagent dans l'attentat suicide.

Pour Sunstein et la plupart des chercheurs impliqués, les terroristes sont des acteurs aussi rationnels que nous tous. C'est-à-dire pas tant que ça...

Olivier Postel-Vinay

Ce texte est paru dans *Libération* le 22 juillet 2015.

Comment un jeune peut-il perdre le sens des réalités au point de rallier un mouvement fanatique qui peut lui coûter la vie ?  
Et surtout, comment l'en sortir ?



© Ktsdesign / Shutterstock.com

# Sortir du piège de l'embrigadement

**L**e mari de Mériam a enlevé leur petite fille et est parti faire le djihad en Syrie. Nous sommes en 2013. La jeune femme, désemparée, reçoit des textos expliquant qu'il veut mourir avec l'enfant, en martyr.

Lorsque notre cellule de désembrigadement la reçoit, nous comprenons que la situation est critique. Il faut agir avec discernement. La ligne de conduite adoptée est la suivante : ne pas affronter l'ex-mari sur le terrain des idées. Ne pas remettre en cause son idéologie ou son projet. Un seul mot d'ordre : faire ressurgir des souvenirs du passé. Lui parler du jour où ils se sont rencontrés, de la naissance de leur enfant, des lieux qu'ils ont visités.

Pendant dix mois, aucun résultat. Jusqu'au jour où, pour une raison difficilement identifiable, il répond. Qu'il se souvient. D'une sortie, d'un restaurant en amoureux, d'un moment de paix. Il a encore des souvenirs, son affect n'est pas tout à fait mort.

**Dounia Bouzar**

est anthropologue du fait religieux, experte auprès du Conseil de l'Europe, auditrice auprès de l'Institut des hautes études de Défense nationale et directrice générale du Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam.

## En Bref

- Les filières d'embrigadement recrutent principalement les jeunes sur Internet en les coupant de leur famille et de leur milieu social.
- Le rejet de la société et le sentiment d'appartenir à un groupe détenteur de vérité leur font accepter de renoncer à leur propre individualité et de commettre des actes inhumains.
- Pour sortir la victime de ce piège, l'argumentation est inopérante. Seule la réactivation d'émotions anciennes produit des résultats.
- Une fois le lien affectif réamorcé, la confrontation de la victime avec d'anciens désembrigadés réenclenche le processus de pensée critique, par confrontation avec la réalité.



« **Tout le monde te ment** », disent les rabatteurs sur Internet. La planète est aux mains de sociétés secrètes (Illuminati, francs-maçons, sionistes) et pour renverser cet ordre, il faut rejoindre nos rangs.»

évidemment qu'une envie : dire à son compagnon que son projet est insensé, qu'il l'a enfin compris et qu'il faut rentrer de toute urgence. Nous l'en dissuadons. Une phrase de ce genre peut annuler des mois de travail.

C'est la plus grosse difficulté. Pour les proches des victimes, il faut rester présents à la manière de bouées de sauvetage, en continuant à raviver des souvenirs des liens passés, mais en se rappelant que ce proche a perdu une grande partie de son humanité et qu'il faudra du temps pour qu'il revienne à une vie normale.

Mais comment ce jeune en est-il arrivé là ? Pour comprendre comment le désengagement est possible, il faut d'abord se pencher sur le processus d'embrigadement lui-même, et savoir comment cette personne s'est coupée de son milieu d'origine pour devenir un pion dans l'édifice du fanatisme.

### La machine à radicaliser

Notre approche du processus d'embrigadement repose sur les contenus de conversations et de groupes de parole auprès de 500 familles chez qui un jeune a été happé par ce processus. En croisant les contenus de ces conversations, nous notons des profils

Le cas du mari de Mériam illustre une règle fondamentale du désengagement : il n'y a plus de place pour la raison, l'action doit d'abord se placer sur le plan de l'émotion. Plus facile à dire qu'à faire ! Car dès qu'elle reçoit ces lignes encourageantes, Mériam n'a

## L'embrigadement 2.0 : comment les réseaux répondent aux aspirations des jeunes

**D**epuis deux ou trois ans, un cap supplémentaire a été franchi dans les techniques de recrutement de Daesh, qui adapte son idéologie radicale aux aspirations cognitives et émotionnelles des adolescents. Les rabatteurs sur Internet répondent de façon personnalisée à chaque besoin du jeune. Concrètement, il s'agit de faire parler les adolescents sur Internet, de cerner leurs motivations profondes et de leur proposer la meilleure raison de les rejoindre.

Contrairement à l'approche large qui prédominait par le passé, il ne s'agit plus simplement de déclarer que « l'on va conquérir le monde ». Chaque jeune se voit proposer une offre personnalisée, selon son « profil » psychologique (voir les exemples à droite). À celui qui présente un profil altruiste, on propose une mission humanitaire – sauver les enfants victimes de Bachar el-Assad. Ceux qui veulent fuir le monde pourront se retrouver uniquement entre personnes partageant les

mêmes valeurs. Les profils dépressifs se verront proposer un grand combat débouchant sur la fin du monde. Les révolutionnaires iront combattre le régime autoritaire syrien.

Cette individualisation amène une transformation du système cognitif des personnes embrigadées qui peuvent totalement intérioriser les mythes qui leur sont proposés. Très rapidement, le sujet se met à agir et parler différemment, comme s'il n'était plus la même personne. Son départ est alors imminent.

Si la société civile échoue à comprendre ce que les mouvements radicaux ont fait miroiter à un jeune, les efforts de désengagement seront voués à l'échec. Le discours d'un rabatteur fait autorité s'il donne du sens à la vie du jeune. Pour les parents, l'entourage ou les cellules de désengagement, il faut absolument trouver ce dont l'adolescent enrôlé rêvait.

très variés, allant du jeune en échec scolaire jusqu'au premier de classe au lycée Janson de Sailly dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Un phénomène qui touche aussi bien les familles à référence musulmane que chrétienne – et même 3 % de familles de référence juive –, la majorité étant toutefois à caractère athée. Dans 50 % des cas, aucune migration n'a eu lieu dans ces familles depuis dix générations. Dernier fait notable, seulement 30 % de familles en demande d'aide sont issues de classes populaires. Les familles de classes moyennes semblent appeler plus volontiers pour sauver leur enfant, faisant plus facilement confiance aux institutions de l'État. Les classes populaires, se sentant plus démunies, sont probablement inquiètes de ce qu'il adviendra du jeune si elles contactent les autorités.

Le parcours d'embrigadement, malgré cette diversité de cas, est pourtant assez constant dans ses grandes lignes. Il se déroule en quatre étapes.

La première étape consiste à isoler l'individu de son environnement

socialisant. La méthode employée est toujours la même : le discours d'embrigadement – le plus souvent sur Internet – persuade le jeune qu'il vit dans un monde où les adultes et la société lui mentent. Et ce, à tout propos : sur les médicaments, les vaccins, la nourriture, la politique ou l'Histoire. Dans ce discours, les véritables faits de société se mêlent aux éléments non vérifiables. Cette première étape place le sujet cible dans un doute profond sur tout ce qui l'entoure.

## Couper le jeune de sa famille

Il lui est aussi précisé que ces mensonges sont le fait de sociétés secrètes qui « achètent la planète ». Les références les plus fréquentes sont faites au sionisme, à la secte des Illuminati ou aux francs-maçons.

Le jeune se trouve dans une posture particulière. En sécurité dans sa chambre, il bascule, de lien Youtube en lien Youtube,



### Le profil « abusé » :

Une jeune fille souhaite partir car on lui a promis qu'elle épousera un prince barbu armé d'une kalachnikov, et qu'elle vivra pour toujours recouverte d'un niqab. Chez elle, le niqab agit à la fois comme une carapace et comme la garantie de ne jamais plus approcher un autre homme que ce guerrier. Pour 70 % des jeunes filles chez qui ce discours fonctionne, on constate qu'elles ont fait l'objet d'un viol qui n'a jamais été pris en compte ni soigné.



### Le profil « culpabilisant » :

Sur Internet, une jeune fille de 14 ans se confie à un interlocuteur qui se fait passer pour un « copain ». Ce rabatteur, en la faisant parler, découvre qu'elle a vu, toute petite, son frère de 14 ans mourir écrasé par une voiture. Depuis, elle est persuadée qu'elle ne dépassera pas cet âge, car c'est elle qui aurait dû mourir ce jour-là. Les rabatteurs lui promettent de rejoindre leurs rangs. Là-bas, elle épousera un homme de 45 ans, puis on lui posera une ceinture d'explosifs et elle mourra avec la garantie d'aller au paradis et de rejoindre son frère dans l'heure suivante.



### Le profil « humanitaire » :

Une troisième victime souhaite s'engager comme infirmière au Burkina Faso et le clame sur son profil Facebook. Au fil des semaines, sa page est inondée d'images d'enfants mourant en Syrie. Un discours structuré accompagne ces images et fait autorité sur elle. Peu après, elle finira par projeter des attentats.

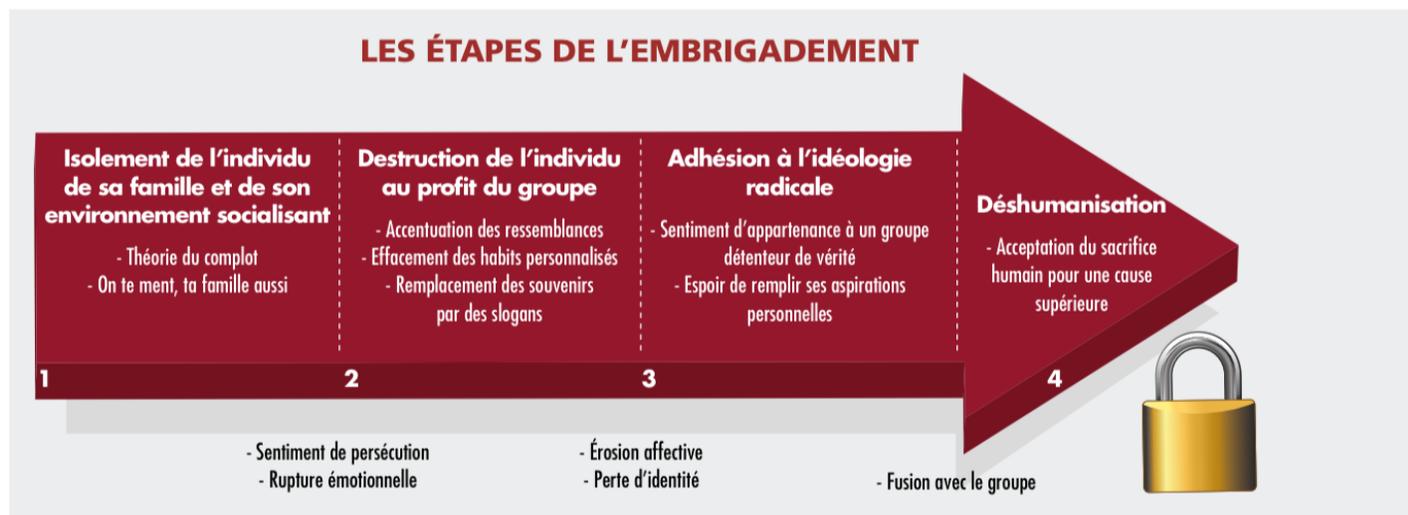
dans un monde qu'il a envie de rejeter. En pleine adolescence, il passe d'une logique de rejet à un désir de fuir ce monde où il ne peut faire confiance à personne. Astucieux, les sites de rabattage font référence au cinéma, par exemple au film *Matrix* où le héros Neo se demande s'il doit prendre la pilule qui va le réveiller et lui faire voir l'envers du décor, ou s'il doit rester endormi...

Le résultat ne se fait pas attendre. L'adolescent cesse très vite de fréquenter ses amis, voyant en eux des aveugles incapables de discerner la vérité. Il se coupe de ses activités de loisirs, qui l'empêchent de faire la « révolution ». Rupture avec l'école également, les professeurs étant payés pour faire de lui un sujet docile et l'empêcher d'ouvrir les yeux sur le mensonge omniprésent. Vient enfin la famille. Si les parents ne sont pas d'accord, c'est qu'ils sont aussi aveuglés, endormis – ou pire, vendus au système.

vestimentaire, le fondant dans l'identité commune. L'effet à moyen terme est de dissoudre les souvenirs de la personne, son cœur, ses traces mémorielles et familiales. Désormais, on peut vraiment dire que le groupe pense à la place du jeune. Lorsqu'on tente de le récupérer en groupe de parole, on s'aperçoit qu'il est tout simplement impossible de discuter avec lui. Il ne répond que par des paroles du prophète sorties de leur contexte et qu'il repasse en boucle, telle une entité qui penserait à sa place.

## Déshumanisation

Dans un troisième temps, le jeune embriqué va adhérer aux croyances de l'idéologie radicale. Il est désormais convaincu d'être élu, admis au sein d'une communauté détentrice de vérité. Le concept de pureté et de primauté du groupe est alors très



## La destruction de l'individu

La deuxième étape du processus d'embrigadement repose sur l'idée que seul le fait de se confronter à un monde perverti peut régénérer le jeune. Seul le vrai islam est à même de produire ce renouveau et cet éveil, une notion clé de l'embrigadement. Le jeune reçoit un message clair qui lui dit qu'il fait partie de ceux qui ont du discernement. C'est ici qu'intervient la notion de groupe, auquel il va être assimilé. Pour cela, il va revêtir des tenues couvrantes qui gommant son individualité et son identité

puissant. Celui-ci stipule que tous ceux qui ne pensent pas comme lui ne doivent pas lui être mélangés.

Conséquence logique de cette vision, la quatrième et dernière étape – la déshumanisation – peut intervenir. Une déshumanisation de soi et des autres. Des autres d'abord, par l'effet de primauté du groupe : tous ceux qui ne suivent pas la voie de l'éveil et de la régénération ne sont plus vraiment des êtres humains – les tuer n'est pas un crime, et même un devoir. De soi, également, du fait que la pensée du groupe remplace celle de l'individu au même titre que ses émotions.

Même les liens affectifs entre individus n'existent que par le groupe. En témoigne cette femme que nous tentons de « réhumaniser » en ravivant ses liens avec son mari. Échec cuisant lorsque l'équipe s'aperçoit que son attachement à ce dernier repose uniquement sur le fait qu'il a prévu de mourir pour « la cause ». Ni couple, ni individu, seulement un groupe et une idéologie. À cela s'ajoutent les actes de cruauté et leur banalisation (l'humour noir à propos des décapitations) qui achèvent de réduire à néant le concept d'humanité.



© A. Ogerova / Shutterstock.com

© S. Tucker / Shutterstock.com

## Sortir de l'enfer

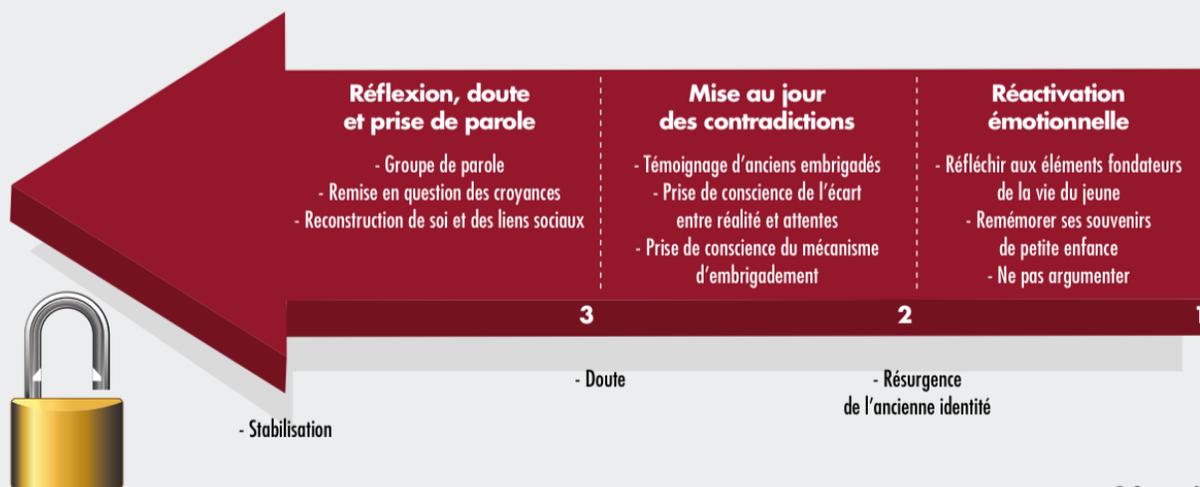
Une fois la victime captée par le discours d'embrigadement et coupée de son entourage, sur le point de partir (ou déjà partie), quelles sont les chances de lui faire reprendre contact avec son passé, sa famille et des perspectives de vie future ?

Le parcours de sortie commencera toujours par une étape essentielle : recréer un lien affectif entre la victime et sa famille. Il va s'agir ici de réactiver des souvenirs de ce lien. Le problème est que ces souvenirs ont été en

**Les souvenirs du passé** peuvent faire rejaillir des émotions que l'adolescent a connues pendant son enfance dans son milieu familial. Exhumer ce lien de filiation est la première étape du désembrigadement.

Le cerveau humain, heureusement, conserve toujours des traces infimes des ressentis passés, qui peuvent être réévoqués dans des moments inattendus, comme l'a si bien décrit Proust dans l'épisode de la

## LES ÉTAPES DU DÉSEMBRIGADEMENT



© Cerveau &amp; Psycho

grande partie enfouis ou détruits, si bien que lorsque la famille nous contacte, la rupture est généralement totale. Le jeune ne considérant plus ses parents comme des parents, provoquer une remontée émotionnelle nécessite alors un travail patient et subtil.

madeleine. Pour préparer ces moments, les parents doivent réfléchir aux éléments fondateurs de la vie de leur enfant et se demander comment celui-ci a vécu les instants où il se trouvait dans un lien de filiation avec eux.

Les parents vont devoir traverser cette période dans la solitude. Le discours radical a provoqué des dégâts qu'on a du mal à imaginer. Certains jeunes détruisent toutes les images dans la maison (proscrites par le discours radical), cassent les télévisions (vecteurs de l'idéologie des Illuminati) ou refusent de manger à cause de la gélatine de porc présente dans tous les aliments. La seule porte d'entrée vers leur affect prend la forme de traces. Cela peut être une photo d'enfance que l'on agrandit et que l'on laisse traîner dans la maison, en attendant de voir ce que cela provoque. Avec des résultats surprenants. À condition d'être extrêmement patient (durant des mois, il

pleurs, nous appelle : nous lui répondons que nous arrivons dans deux heures.

Car il faut auparavant contacter trois anciens embrigadés qui nous accompagneront et dont le rôle sera crucial. Chacun à son tour, ces anciens s'exprimeront sur leur expérience en répondant à nos questions, comme s'ils étaient venus nous voir pour faire le point sur leur propre situation. Ils expliqueront l'écart immense qu'ils ont subitement découvert entre ce qu'ils attendaient de leur enrôlement et la réalité de Daesh. Leur parcours a été choisi de manière à correspondre au profil de la victime (humanitaire, abus sexuel, angoisse de mort, voir l'encadré page 65). Face à ces témoignages en miroir de sa propre histoire,



**Le film *Matrix*** est présent sur de nombreux sites djihadistes. Morpheus y propose au héros Neo de prendre une pilule qui lui ouvrira les yeux sur la vraie réalité. Une façon de dire aux jeunes qu'ils doivent se réveiller et comprendre que la société leur ment. Ce sentiment de paranoïa contribue efficacement à couper l'adolescent de ses attaches affectives et familiales.

© Warner Bros

faut s'interdire d'entrer sur le terrain de la raison), ce travail finit par porter ses fruits. Discrètement « resensibilisé », le jeune va alors, invoquant un prétexte quelconque, accepter – à contrecœur – de se rendre à une réunion de parole.

Il faut alors être très réactif. C'est le cas avec cette famille dont le fils, en plein processus de radicalisation, a axé son discours de rejet sur le thème de l'alcool. Son djihad à lui, c'est de détruire toute trace d'alcool dans la maison. Déodorants, parfums ou produits alimentaires, tout y est passé. Depuis plusieurs mois, ses parents travaillent à une réactivation émotionnelle par petites touches. Jusqu'au jour où l'adolescent, pour la fête des mères, offre un flacon de parfum à sa maman. Celle-ci, en

confronté aux expériences de pairs, le jeune prend alors conscience des étapes de l'embrigadement qu'il a subies et du décalage entre le discours de Daesh et la réalité. Les déses- brigadés sont clairs : sur place il ne trouvera pas ce qu'il attend. Son rêve du moment n'est qu'un enfer imminent. Le choc est brutal.

## La confrontation avec la réalité

À cet instant précis, le jeune recommence à penser. Il entame sa propre analyse, réfléchit, décortique, rétro-analyse. Confronté à la réalité, il craque généralement au bout de trois heures. Et se jette dans les bras de ses parents.

Un basculement émotionnel et cognitif se produit alors. L'adolescent dévoile des

réseaux entiers de recrutement. Il entre dans une nouvelle phase. On pourrait la qualifier de rémission.

On croit en effet la partie gagnée, alors qu'il n'en est rien. Quinze jours après, le jeune désempigné nous rappelle en nous accusant d'avoir voulu « l'endormir » et en nous couvrant d'insultes. À tout instant il peut changer de façon de voir les choses, si bien qu'il faut compter six mois avant d'apercevoir le bout du tunnel. Entre-temps, des groupes de parole sont créés, où les victimes expriment librement leur ambivalence. Avec des témoignages stupéfiants : « Un jour je me disais que mes recruteurs étaient des terroristes, des bourreaux sanguinaires qui jouaient au foot avec des têtes coupées, je me demandais comment ils pouvaient parler à ce propos de religion. Une heure après, j'étais persuadé que ceux qui voulaient me désendoc-triner étaient à la solde des sionistes et qu'il fallait les massacrer. »

Si ces témoignages laissent entrevoir le chemin qui reste à parcourir, ils sont essentiels pour que le jeune puisse se poser les vraies questions et rester dans le registre de la réflexion. Se demander qui dit vrai, ne pas savoir en qui avoir confiance, amène au doute salutaire. Car ce qui fait sortir le jeune de la radicalité, pensons-nous aujourd'hui, est une contradiction entre ce qu'il croyait et la réalité. Si le discours des désempignés est aussi essentiel, c'est parce qu'il introduit un doute, peu à peu confirmé par un deuxième témoignage, puis un troisième... Comprendre la dynamique du doute devient alors un élément essentiel des tentatives de désempignement. Dans les six mois que durent les clubs de rescapés, il faut généralement que la victime réussisse à prendre conscience d'une dizaine de contradictions.

## Le doute salvateur

Les doutes peuvent aussi émerger sur le terrain, comme l'illustre le cas de cette femme partie faire le djihad en espérant rejoindre un univers où tout le monde lui ressemblerait et l'aimerait. Ce départ concrétise aussi pour elle – ainsi l'a-t-elle compris des messages de

l'islam – des valeurs de solidarité et de fraternité, aussi bien qu'une prise de recul vis-à-vis des biens matériels. D'où sa surprise en découvrant, une fois arrivée, que ses camarades font circuler des montres et des T-shirts à l'effigie de Daesh, roulent des mécaniques avec leurs kalachnikovs dans des voitures de luxe. Contradiction entre l'attente d'un côté, la réalité de l'autre. Doute profond, qu'il est cependant difficile d'écouter pleinement sur le moment. Mais les doutes s'accumulant, la raison peut revenir.

Sortir de la pensée unique est possible. La plupart des familles que nous avons aidées

*« Ce qui fait sortir le jeune de la radicalité, c'est une série de contradictions entre ce qu'il croyait et la réalité. »*

dans cette entreprise l'ont fait. Aujourd'hui, la machine à embrigader tourne à plein régime : cinq familles nous appellent chaque semaine pour signaler un processus de radicalisation. Elles ne sont que la partie émergée de l'iceberg. Pour les parents, ne pas rester passif face à Internet est indispensable.

## Vigilance sur Internet

Les pouvoirs publics sont allés jusqu'où il leur était possible d'aller dans la surveillance des sites djihadistes, confrontés à une opposition peut-être bienveillante mais largement inconsciente du vrai pouvoir destructeur de ces sites. C'est également aux familles et aux enseignants de prendre le problème à bras-le-corps et de se pencher sérieusement sur l'éducation des jeunes au monde virtuel. Trop d'adultes ayant dépassé l'âge de 40 ou 50 ans se bercent d'illusions en pensant que les jeunes se débrouillent très bien et savent faire la part des choses sur Internet. Ils n'ont pas idée de ce que l'on peut y trouver, du temps que leurs enfants peuvent y passer ni de l'impact psychique que ces sites peuvent exercer sur eux. Beaucoup ne voient rien venir et se réveillent un jour en enfer. ■

### Bibliographie

**D. Bouzar,**  
*La Vie après Daesh,*  
Les Éditions de l'Atelier,  
2015.

**D. Bouzar,** *Comment  
sortir de l'emprise  
« djihadiste » ?*,  
Les Éditions de l'Atelier,  
2015.